

REVUE DES CONFÉRENCES FRANÇAISES EN ORIENT



DANS CE NUMERO :

Conférences de

Gabriel Dardaoud, Dr. Osman Amin,
Dr. Hilda Zaloscer, Dr. Hans Hickmann,
F. C. de La Chaussée.

Articles inédits de

André Rolland de Beneville, René Sudre,
Rachel Gayman.

Qualité Immuable !



EMBOUTILLE EN EGYPTE PAR S. I. C. O.
PAR AUTORISATION DE THE COCA-COLA COMPANY U.S.A

REVUE DES CONFÉRENCES FRANCAISES EN ORIENT

PUBLICATION MENSUELLE

14, Rue Saray El-Ezbékia, Le Caire (Egypte). — Tél. 49414

Directeur : **MARC NAHMAN**

Abonnements — un an : Egypte P.T. 120; Etranger P.T. 130

18ème ANNÉE No. 7

Juillet 1949

Une page peu connue des débuts de l'égyptologie

Champollion et la querelle des Zodiaques

Conférence de

M. Gabriel Darda

Directeur de l'«Agence France-Presse»

faite à l'Institut Français d'Archéologie Orientale du Caire, le 18 Février 1949

Mesdames,
Messieurs,

Voici près de deux ans, le hasard d'une fouille dans les casiers d'un bouquiniste me mit entre les mains un vieux fascicule à demi-rongé par les vers. C'était une sorte de prospectus lancé dans le public parisien au début de l'année 1821. Il exposait comment, durant l'année précédente, un maître-maçon. M. Le Lorrain, avait été chercher en Haute-Egypte les énormes blocs de pierre qui formaient le plafond d'une des salles du temple de Dendérah.

M. Le Lorrain n'était, d'ailleurs, que l'exécuteur d'une opération



M. GABRIEL DARDA

fructueuse conçue par un certain M. Saulnier, qui, lui, s'était bien gardé de quitter Paris, où il avait orchestré une savante campagne de publicité pour faire acheter par le Roi de France les pierres que M. Le Lorrain avait ramenées. Le prospectus était précisément destiné à faire valoir, devant le grand public, les Corps savants et surtout aux yeux de ceux qui tenaient les cordons de la bourse royale, les vertus éminentes des pierres de Dendérah. Comme la curiosité royale pouvait mettre quelque temps à s'éveiller, M. Saulnier, en attendant, montrait ses pierres au fond d'une cour, comme

il l'aurait fait pour un veau à cinq pattes, moyennant quelques sols.

Que faisait-il admirer aux Parisiens, sur les blocs détachés du temple de Dendérah? Un zodiaque (*).

(*) Qu'est-ce que le Zodiaque?

Pour un observateur placé sur la terre, le soleil ne se lève jamais exactement devant le même point du ciel. En un an, il semble parcourir un cercle complet. Cette marche annuelle du soleil, observée depuis la plus haute antiquité, a donné naissance au ZODIAQUE.

Le zodiaque est la représentation d'une zone découpée dans le ciel de chaque côté de l'écliptique. Elle est divisée en douze secteurs correspondant aux douze constellations que le soleil semble visiter dans sa course annuelle.

Les noms traditionnels de ces constellations sont le Bélier, le Taureau, les Gémeaux, le Cancer, le Lion, la Vierge, la Balance, le Scorpion, le Sagittaire, le Capricorne, le Verseau et les Poissons. Les douze signes du zodiaque correspondent aux quatre saisons de l'année. Le printemps est le temps employé par le soleil à parcourir les trois «signes» du Bélier, du Taureau et des Gémeaux; l'été s'étend sur le Cancer, le Lion et la Vierge; l'automne sur la Balance, le Scorpion et le Sagittaire; l'hiver est marqué par les signes du Capricorne, du Verseau et des Poissons.

En raison du phénomène de la précession des équinoxes, les signes de même rang, qui portent toujours les mêmes noms, n'occupent plus, au bout de quelques années, les mêmes places dans le ciel, c'est-à-dire ne comprennent plus les mêmes étoiles dans leur intérieur. D'où l'idée que les zodiaques antiques retrouvés en Egypte, dans l'Inde, en Syrie et même au Mexique pourraient donner, en supposant qu'ils aient été construits avec exactitude, une indication sur la date de leur construction.

Les anciens croyaient à l'influence des astres sur tous les phénomènes terrestres, croyance toute naturelle, puisqu'ils observaient un rapport entre les déplacements du soleil, à travers les constellations et le cycle des saisons, l'alternance des jours et des nuits, les variations du climat, des races, de la flore et de la faune suivant l'orientation des lieux terrestres. L'astronomie, en ses débuts, fut inséparable de l'astrologie, et le zodiaque devint le symbole même de l'influence astrale sur les destinées individuelles.

C'était une sorte de roue de pierre de trois mètres de diamètre, couverte de figures en relief parmi lesquelles on reconnaissait les douze signes traditionnels du Zodiaque: le Bélier, le Taureau, les Gémeaux, le Cancer (c'est-à-dire le Crabe), le Lion, la Vierge, la Balance, le Scorpion, le Sagittaire (c'est-à-dire l'Archer), le Capricorne, le Verseau (autrement dit la figure d'un homme qui renverse une amphore), les Poissons. Et les Parisiens faisaient la queue pour venir admirer cette merveille. Ils payaient pour la voir. Un montreur expliquait, baguette à la main, les mystérieuses figures, et vendait, son boniment terminé, un dessin lithographié représentant le plafond du temple de Dendérah. Pour avoir chez soi cette image «scientifique», il n'en coûtait que cinq francs.

Je me sentis, à cent-vingt ans de distance, un peu humilié de trouver mes compatriotes aussi jobards, et je demandai un jour au Docteur Drioton, directeur des Antiquités d'Egypte, ce qui avait bien pu attirer la foule, en ce début du dix-neuvième siècle, vers un monument plutôt banal de l'ancienne Egypte et, en tous cas, bien oublié de nos jours.

J'appris alors que, pendant plus d'un demi-siècle, des années qui précédèrent immédiatement la Révolution française jusqu'à 1830, Paris, la France et toute l'Europe savante s'étaient passionnés pour les histoires de zodiaques; qu'une véritable querelle avait éclaté à leur sujet dans laquelle se trouveraient entraînés, en une sarabande infernale, Jésuites et Franc-maçons, astronomes et théologiens, philosophes et journalistes; que le monde se divisa, pendant au moins trente ans, en prozodiaques et en antizodiaques; qu'il y eut des mandements d'évêques, des pamphlets en vers, des placets au roi, des conférences de loges et un fatras invraisemblable d'écrits dans lesquels des savants et des pseudo-savants en plus grand nombre dépensèrent une incroyable somme d'énergie.

«La zodiacomanie, comme l'écrivait un contemporain, avait atteint tout le monde.» Des professeurs illustres en faisaient le sujet de leurs cours publics à l'Université. Des prédicateurs s'en servaient comme thème pour leurs sermons de carême. Il y eut du zodiaque au théâtre, et on ferait un gros volume des articles de presse qui lui furent consacrés.

Tout cela gonfla peu à peu un gigantesque ballon que, d'un coup de plume, un jeune homme, assez mal noté à cette époque, un certain Jean-François Champollion, fit écla-

ter comme une énorme farce au nez de ses contemporains.

Voilà ce que j'appris en une conversation avec le Docteur Drioton. Ma curiosité mise en éveil, je me suis donné pour tâche de faire revivre quelques souvenirs de cette querelle, bien oubliée aujourd'hui, mais qui eut, au début même de l'égyptologie, une importance considérable.

**

Tout commença par M. Dupuis. Charles-François Dupuis... Ce nom ne vous dit rien. C'est pourtant celui d'un des auteurs les plus lus et d'un des savants les plus admirés de la fin du XVIII^{ème} siècle. C'était un latiniste, un professeur d'éloquence latine. L'éloquence le mena au Barreau. Le Barreau l'aiguilla vers la politique, et, en 1789, M. Charles-François Dupuis fut député du Tiers-Etat aux États Généraux, puis représentant du Département de l'Oise, son pays natal, dans les différentes Assemblées révolutionnaires. Ce conventionnel fut épargné par la guillotine, peut-être parce qu'il s'occupait, heureusement pour lui, beaucoup plus de ses études littéraires et scientifiques que de l'agitation politique. Tandis qu'autour de lui on démolissait l'ancien régime, il s'appliquait à un autre genre de destruction: celle de toutes les religions.

Dupuis aurait pu être un gigantesque imbécile encenseur de la déesse Raison. C'était un érudit qui avait tout lu, tout noté, tout enregistré, et qui n'avait que le tort, considérable il est vrai, de ressortir pêle-mêle ses connaissances pour étayer des thèses extrêmement fantaisistes. Il avait débuté par un travail sur *«l'Origine des constellations et l'explication de la fable par le moyen de l'astronomie»*. Sa théorie était relativement simple: les religions anciennes sont sorties d'un culte des astres, d'un mythe solaire ou stellaire, et ne constituent, somme toute, que des fables à travers lesquelles on peut reconnaître soit des tentatives d'explication du monde et de sa création, soit des développements en rapport avec les connaissances astronomiques.

Encouragé par le succès qui accueillit ce travail, Charles-François Dupuis se lança dans une généralisation du thème qu'il avait imaginé. Ce furent les quatre volumes in-quarto de *«L'Origine de tous les cultes»* publiés en pleine révolution sanglante, en 1793 et 1794. Cette fois, Dupuis ne gardait plus aucun ménagement. Son livre était un lourd pamphlet contre le Christianisme, une mise

en pièces de la Bible, condamnée en gros et en détail au nom de la science et même de toutes les sciences, car Dupuis appelait à son aide l'astronomie comme la philologie, l'histoire comme la géologie, la géographie comme les mathématiques.

L'œuvre eut aussitôt un grand retentissement. Les quatre tomes de 1794 furent développés en douze volumes en 1796, puis abrégés en un volume en 1798. Gros succès de librairie, qui se prolongea pendant de nombreuses années. Après 1830, on rééditait encore l'œuvre de M. Dupuis, en 13 volumes cette fois, et avec un atlas. Pendant un demi-siècle, M. Charles-François Dupuis eut donc des lecteurs.

D'ailleurs, tous les honneurs lui furent rendus. Dupuis fut professeur au Collège de France, et mourut académicien.

Entre tous les arguments que Dupuis avait choisis pour établir l'origine astronomique des religions, ce diable d'homme avait été chercher le zodiaque. A son époque, toute l'histoire de l'Orient disparaissait dans une profonde obscurité. On ne connaissait guère que l'antiquité gréco-romaine. Des siècles de l'histoire de l'Asie méditerranéenne ou de l'Egypte africaine, on ne savait que ce qu'en avaient rapporté les auteurs grecs et latins. Dupuis eut donc beau jeu d'affirmer que le zodiaque, avec ses douze signes rattachés à la fois aux constellations et aux mouvements du soleil, provenait d'une époque très antérieure à la période classique gréco-romaine. Les Grecs et les Romains, assurait-il, avaient reçu le zodiaque d'un peuple dont l'histoire se perdait dans la nuit des temps. Dupuis affirmait que ce peuple ne pouvait être que le peuple égyptien. Faute d'arguments contraires, peut-être, l'attribution du zodiaque à la civilisation pharaonique ne souleva aucune protestation.

Que voyait M. Dupuis dans le zodiaque? Pas simplement des positions d'étoiles et une division en douze secteurs de la sphère céleste. Il montrait que chaque signe avait une multitude de sens, et que l'Egypte ancienne avait condensé dans le zodiaque un résumé de toutes les sciences. Il y avait là les phénomènes célestes d'abord, mais aussi les différentes phases de l'année agricole, le régime des cultures, des rapports mathématiques et des thèmes astrologiques.

Ne sourions pas trop.

En 1949, de savants auteurs, nos contemporains, se chargent de montrer que la science de l'ancienne Egypte n'était pas inscrite dans le zodiaque, mais accrochée à tous les angles de tous les couloirs de la Grande

Pyramide. Il n'y eut donc rien d'extraordinaire à ce que toute une génération ait cru M. Dupuis sur parole, comme tant de nos contemporains acceptent les conclusions de Georges Barbarin ou de l'Abbé Moreux.

Le zodiaque, ainsi présenté par Dupuis comme le résumé en images d'une science extraordinaire, avait été composé, disait-il, 13 à 14.000 ans avant notre ère. Du coup, l'origine de l'humanité remontait à des millénaires jusqu'alors insoupçonnés. D'autant plus, ajoutait Dupuis, que «ce n'est pas au berceau de sa civilisation qu'un peuple s'avise d'une institution pareille.» Il fallait donc admettre que 13 ou 15.000 ans étaient un minimum, et que l'origine de la civilisation égyptienne devait être cherchée peut-être 25 ou 30.000 ans avant le début de notre ère.

Et c'est ici qu'apparaissait l'anticléricisme de l'auteur. Ayant affirmé et, croyait-il, ayant démontré la prodigieuse antiquité de l'homme, Dupuis plantait un index accusateur sur la Bible. Comment concilier ces trois cents siècles avec les quelques misérables milliers d'années que Moïse assignait à l'existence des hommes sur la terre. Moïse avait-il menti?

Cette mise en échec de la Bible par le zodiaque nous semble aujourd'hui plus burlesque que convaincante, mais, à la fin du XVIII^e siècle, les connaissances sur l'Orient étaient rudimentaires, les méthodes de recherches historiques n'avaient pas toute la rigueur que nous leur imposons. Ce ne furent pas seulement les gens simples, mais des lettrés et même de véritables savants qui prirent pour des vérités démontrées ce qui n'était que des rêveries d'allure scientifique. Dupuis avait pris pour devise modestement: «J'ai jeté l'ancre de la vérité au milieu de l'océan des temps.» On le crut.

On le crut si bien que, lorsque Bonaparte prépara son expédition et que, dans tous les milieux savants, on supputa les bénéfices que la science en retirerait, on se réjouit par avance de pouvoir vérifier dans la Vallée du Nil et sur les monuments des anciens Égyptiens quelques-unes des intuitions de Charles-François Dupuis. Imaginez l'élan d'enthousiasme de toute l'armée lorsqu'un message du Général Desaix annonça au Quartier Général du Caire, fin janvier 1799, que le général lui-même avait reconnu dans le temple de Dendérah des représentations du zodiaque.

Les relations de la campagne d'Égypte ont, à plus d'une reprise, décrit cette scène. On n'en saisit toute la portée que lorsqu'on se souvient de la préparation psychologique

des savants, des officiers de Bonaparte. Ils venaient en Égypte dans l'espérance d'y découvrir une justification des théories de Dupuis, et ils trouvaient, sur des monuments antiques que Dupuis n'avait pas connus, que les auteurs anciens n'avaient jamais signalés, des représentations zodiacales.

Le 24 janvier 1799, la division Desaix, descendant vers la Haute-Égypte, sur la rive gauche du Nil, arriva près de Dendérah. Les avant-gardes étaient presque au contact d'un fort contingent de Mamelouks, et l'Etat-Major n'était pas d'humeur à s'intéresser aux vieilles pierres. L'ordre de marche prévoyait, vers le milieu de la journée, le passage de la colonne à la hauteur des ruines de Dendérah ou, comme on disait alors, de Tenthryieh.

Le dessinateur Vivant-Denon était attaché à la colonne Desaix, un peu comme l'aurait été de nos jours un photographe-correspondant de guerre. Monté sur un âne, ses cartons en bandouillère, il allait et venait avec les soldats, croquant au passage silhouettes d'habitants, villages dans les palmiers ou bivouacs dans les ruines. Il était bien renseigné sur le pays qu'on allait traverser, et il s'était promis de ne pas manquer les temples de Dendérah.

Pourtant, lorsqu'il arriva devant la grande entrée du temple, la vue de l'admirable ensemble architectural le remplit, comme tous ses compagnons, d'une véritable émotion. Denon raconte que le petit groupe eut d'abord quelques minutes de contemplation silencieuse, puis «les soldats se mirent à applaudir par trois fois». J'aime ce ban des grognards de Desaix, auxquels 500 kilomètres de marche à pied, le long du Nil, et six mois de batailles depuis leur débarquement en Égypte, n'avaient enlevé ni une robuste bonne humeur, ni le sens des belles œuvres.

Denon fait demi-tour, il galope sur son âne vers le détachement d'escorte du général. Il demande une halte. Il aurait voulu tout peindre, tout dessiner, les fûts, les colonnes, les portes, les péristyles, les sphinx, les hiéroglyphes. On lui accorde à grand peine une heure d'arrêt, et quelques soldats lui sont laissés, par faveur, pour le protéger contre un coup de main possible de l'ennemi.

Denon se met au travail, tandis qu'à distance l'armée défile. Quelques officiers font un temps de galop jusqu'au temple. Le grandeur du spectacle les touche si bien que ce soir-là, à l'étape, l'officier Latournerie écrit à sa famille:

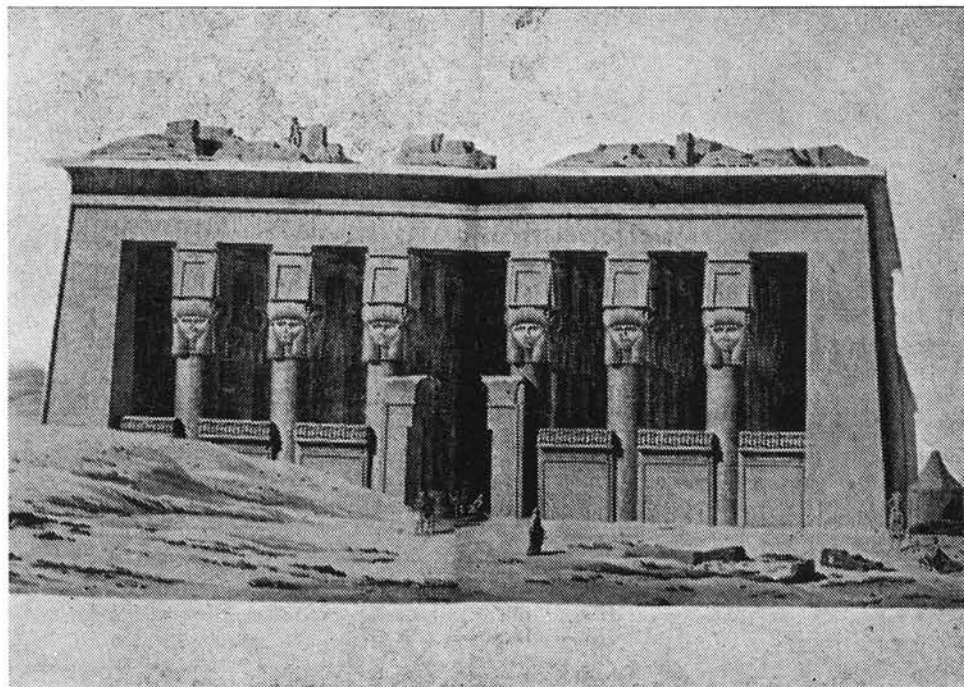
«Depuis que je suis en Égypte, blasé de

tout, j'ai vécu mélancolique et malade. Dendérah m'a guéri. Je ne regrette plus rien, et, quoiqu'il arrive désormais, je me réjouirai de ce voyage.»

Le général Desaix lui-même, passant avec son Etat-Major, met pied à terre. Il pénètre dans les salles intérieures que Denon n'a-

après Louxor, elle arrive à Esneh. Là, dans un temple, nouvelle trouvaille: deux autres zodiaques.

Comment n'aurait-on pas considéré, dès lors, M. Dupuis comme un génie? lui qui, du fond de son bureau, avait annoncé que le zodiaque était connu des Egyptiens depuis les premières dynasties.



La façade du grand temple de Dendérah telle qu'elle apparut aux soldats de la colonne Desaix. (planche tirée de la «Description de l'Egypte»)

vait, semble-t-il, pas encore visitées. Saluons ce militaire. Le sabreur avait des lettres. Il avait lu M. Dupuis. Et grande fut sa surprise de reconnaître dans le péristyle du temple et sur le plafond d'une des salles intérieures, non pas un, mais deux zodiaques!

L'événement parut d'une telle importance qu'il en informa le soir même les membres de l'Institut d'Egypte restés au Caire. On y attendit, dès lors, avec une fébrile impatience, les croquis sommaires que Denon avait faits. On envoya plus tard deux autres savants de l'Expédition, MM. Jollois et Devilliers, pour examiner encore une fois les zodiaques et en faire des relevés plus complets.

L'armée poursuit sa marche vers le sud. Après Dendérah, elle traverse Thèbes, et,

Pour les savants de l'Expédition d'Egypte, comme pour leurs contemporains, l'antiquité pharaonique se présentait, pour ainsi dire, sur un seul plan. Faute de repères dans le temps, d'inscriptions datées, on ne donnait presque aucune profondeur à l'histoire de l'Egypte ancienne. On se doutait bien que les monuments trouvés épars dans la Vallée n'avaient pas tous été construits à la même époque et sous le même règne, mais l'on confondait les différentes périodes. Denon, qui dessinait les monuments au vol, pour ainsi dire; Jollois et Devilliers, qui en notaient tous les détails pour la future «Description»; Fourier, l'astronome mathématicien auquel Champollion dut sa prodigieuse vocation; Jomard, Raige... n'avaient aucune idée de la chronologie égyptienne. Ils étaient portés à

surestimer, d'une façon désastreuse, l'âge des monuments de la Vallée.

On affirmait ainsi, tranquillement, que les Pyramides avaient à peu près le même âge que le temple de Dendérah.

Fin août 1799, Denon est de retour au Caire. Il présente ses croquis du zodiaque à ses collègues de l'Institut. On compare les signes des zodiaques de Dendérah aux signes des zodiaques d'Esneh. Tout de suite, une différence devient évidente. Le zodiaque d'Esneh commence par le signe de la Vierge; celui de Dendérah par le signe du Lion, et Dupuis, toujours Dupuis, troublant les cervelles, les savants de l'Expédition déduisent de cette variation de l'origine du zodiaque que «les anciens Egyptiens ont connu la précession des équinoxes». Les zodiaques, affirment-ils, représentent dans la forme qu'on leur a donnée l'état du ciel à l'époque de leur construction. Les temples d'Esneh auraient donc été construits quand le solstice était dans le signe de la Vierge; celui de Dendérah, quand le solstice était dans le signe du Lion.

Un simple calcul astronomique, et l'on attribua à Dendérah 4.000 ans d'âge (les 40 siècles des Pyramides), et à Esneh, 7.000 ans: 70 siècles.

Une découverte de cette taille passa rapidement la Méditerranée. Ce fut Bonaparte qui l'apporta lui-même à Paris. Il avait exigé que, pendant la quarantaine du bateau qui les ramenait d'Égypte, son bibliothécaire Ripaut rédigeât un rapport sommaire sur la découverte des zodiaques et leur importance pour la science. Par lettre, il fait presser les savants de l'Expédition restés au Caire: il tient à connaître le plus tôt possible la suite de leurs travaux sur les zodiaques.

Le 18 août 1800, le Journal Officiel du gouvernement français, le grave «Moniteur» du Consulat, apprend au public que «les zodiaques ont révélé dans l'ordre de leurs signes une date de 5 à 6.000 ans.»

Le mal est fait. Désormais, le monde savant comme le grand public vont admettre que les zodiaques sont les monuments d'une prodigieuse antiquité, et, pendant vingt ans, sans trêve ni repos, on va maintenant se battre sur les théories de M. Charles-François Dupuis, confirmées d'une manière aussi éclatante par les découvertes des savants de l'Expédition.

Il triomphait, le très docte académicien Charles-François Dupuis. Il publiait un addendum à une nouvelle édition de son grand ouvrage sur «*L'Origine de tous les Cultes*».

Il y faisait état de la découverte des zodiaques égyptiens, et particulièrement de l'ordre de leurs signes, pour écraser définitivement Moïse. L'auteur de la Genèse, n'avait-il pas trompé l'humanité en lui cachant sa propre antiquité!

Il faut dire qu'au commencement du XIXe siècle la croyance ordinaire des Protestants, comme des Catholiques, fixait l'apparition de l'homme sur la terre à 4.000 ans avant la naissance du Christ. On était arrivé à ce total en additionnant les âges des Patriarches donnés par la version hébraïque de la Genèse. On avait fixé à 2.350 ans environ avant Jésus-Christ la date du déluge, et, en tous cas, on tenait fermement à la date de 2.200 pour la naissance d'Abraham.

Aucun monument de l'antiquité classique gréco-romaine ne remontait au-delà des vingt-deux siècles antérieurs au début de notre ère, aussi aucun conflit important n'avait jusqu'alors opposé la croyance commune en une chronologie biblique à des documents réputés plus anciens.

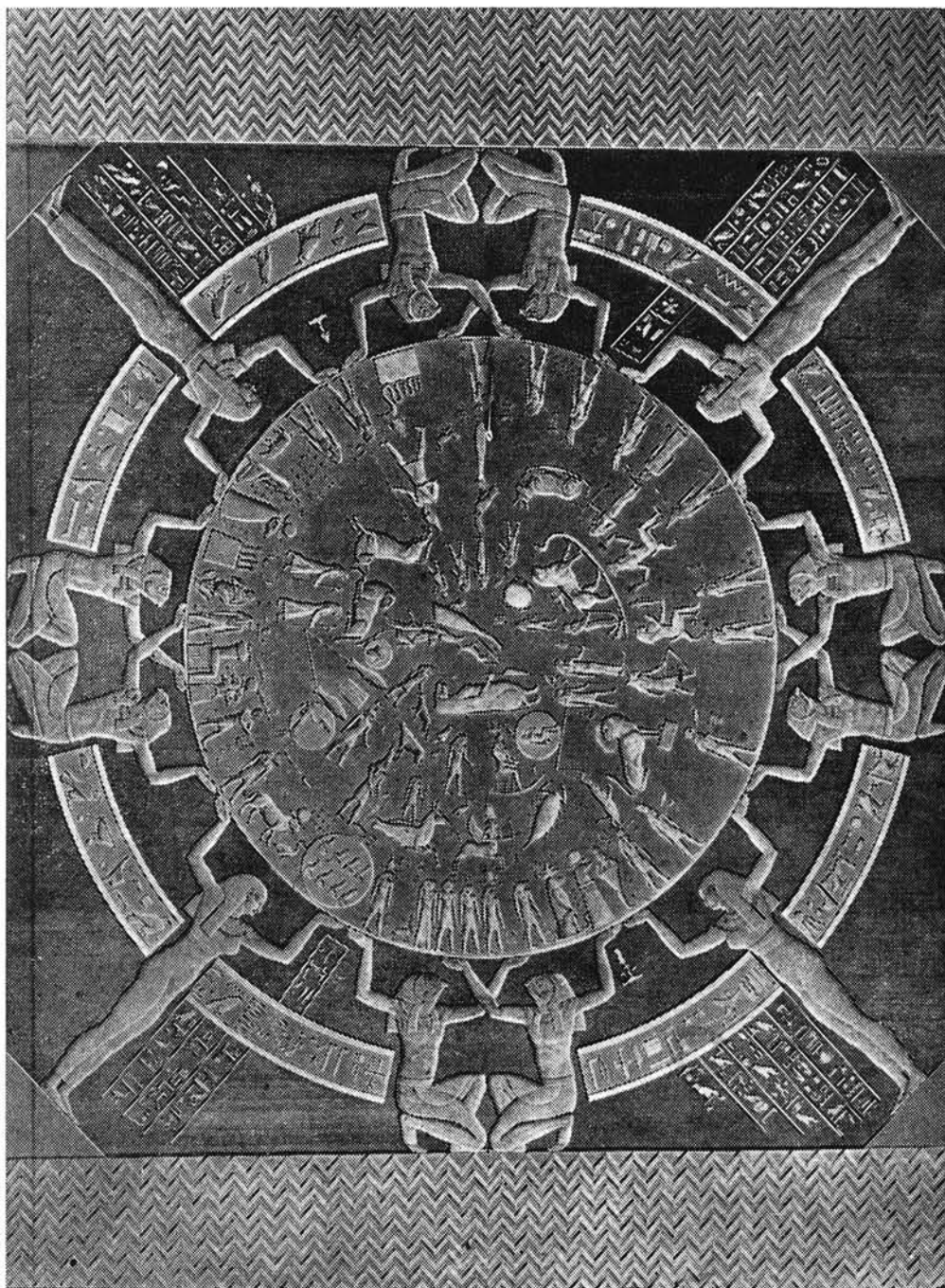
Depuis le XVIème siècle, tous les auteurs avaient abordé l'histoire de l'humanité en prenant comme jalons solidement plantés les 4.000 ans de la création avant Jésus-Christ et les 2.200 ans d'Abraham. Bossuet, puis Rollin étaient venus appuyer de leur haute autorité «ces bornes de la connaissance historique».

Les conclusions que Dupuis et les savants de l'Expédition d'Égypte tirèrent de la découverte des zodiaques firent scandale. Le Clergé et les fidèles étaient excusables de se méfier des lumières de la science que Dupuis et consorts faisaient briller car les théories nouvelles tirées du zodiaque ne se présentaient à eux que comme des manœuvres athées et anticléricales.

Tandis que Dupuis et ses partisans prétendaient que Moïse avait menti et que la Bible n'avait aucune valeur historique, les gens bien pensants, les prêtres auxquels leur charge faisait une obligation de défendre la doctrine, quelques savants auxquels ces millénaires nouveaux donnaient le vertige, se précipitèrent fougueusement à la contre-attaque.

On ne peut qu'admirer la bravoure des paladins qui se dressèrent alors, croyant sérieusement que Moïse, la Révélation et l'Église étaient menacés par les mécréants adorateurs du zodiaque.

De part et d'autre, on se battit littéralement à l'aveugle. Les défenseurs de Moïse et de la Chronologie biblique cognèrent, com-



Le Zodiaque du Temple de Dendérah relevé par Jollois et de Villiers.
(Planche tirée de la «Description de l'Égypte»).

me des sourds, avec tout ce qui pouvait leur tomber sous la main, et c'était, hélas! avec des arguments aussi mauvais que ceux de leurs adversaires.

Voyez, par exemple, l'Abbé Chapelle, un savant ecclésiastique du Jura. Pour faire pièce à Dupuis, il réédite *«L'Histoire véritable des temps fabuleux»* de l'Abbé Guérin-du-Rocher. C'était un ouvrage qui s'efforçait de montrer qu'il n'y avait jamais eu d'histoire d'Égypte, et même de peuple ou de monuments égyptiens. Tout ce que l'on savait de la Vallée du Nil n'aurait été, paraît-il, qu'une transposition de l'Ancien Testament. Ménéès, le premier Pharaon historique, c'était Noé; les 333 descendants de Ménéès, dont parle Hérodote, c'étaient les trois fils de Noé. Moeris, c'était Mesraym, encore un descendant de Noé, etc. Il en arrivait à cette conclusion que tout ce qu'on savait de l'histoire d'Égypte par Hérodote, Manéthon et Diodore de Sicile, n'était qu'un travestissement de la Bible. Puisque l'histoire de l'Égypte, c'était la Genèse, il ne pouvait donc pas exister de contradiction entre la chronologie de la Bible et celle d'une prétendue antiquité égyptienne. Et c'est ainsi que le bon Abbé Chapelle prétendait démontrer, contre Dupuis, qu'au-delà d'Abraham tout s'éclairait par la Bible. Evidemment, Dupuis avait beau jeu.

Entre cent, prenons un autre défenseur de la tradition, l'Abbé Halma. Lui, ne nie pas qu'il y ait eu une histoire d'Égypte indépendante de la Bible. Il s'attaque directement au zodiaque. Il y pressent, d'abord, quelque chose de diabolique, une sorte de sorcellerie. Mais, il admet cependant que les serviteurs du diable se soient servis de circonstances historiques pour l'assouvissement de leurs sombres desseins. L'Abbé Halma reconnaît donc, dans le zodiaque de Dendérah, l'indication de deux éclipses: une de soleil et une de lune. En quelle année un phénomène aussi singulier a-t-il pu être enregistré? En l'an 364 avant notre ère, et au mois de novembre. La science astronomique, d'après le savant abbé, condamne donc elle-même les extravagances millénaires de M. Dupuis et de ses partisans. Si le temple de Dendérah et son zodiaque n'ont pas 40, 50, 70 siècles, mais ont été tout bonnement construits 364 ans avant la naissance de Jésus-Christ, Moïse n'a plus rien à voir dans cette querelle, et la chronologie biblique est sauvée.

Je m'en voudrais de passer sous silence, parmi les adversaires du zodiaque, Jean-Baptiste Pérès. Il renonça à épiloguer, comme tant d'autres, sur le zodiaque, ses signes, son

âge, son importance pour l'histoire de l'humanité. Il s'en prit directement à la méthode même par laquelle M. Dupuis prétendait prouver la très haute antiquité du monument.

Pour cela, Jean-Baptiste Pérès essaya d'ajouter un chapitre inédit à l'énorme ouvrage de Dupuis sur *«L'origine de tous les cultes»*. Il composa un remarquable pastiche, sous le titre suivant: *«La grande erreur du siècle: comme quoi Napoléon n'a jamais existé»*.

Solennel, comme son modèle, il affirme, en tête de son ouvrage:

«Napoléon Bonaparte, dont on a dit et écrit tant de choses, n'a pas même existé. Ce n'est qu'un personnage allégorique. C'est le soleil personnifié.»

Bonaparte venait de mourir quelques mois plus tôt à Sainte-Hélène. Les journaux les plus royalistes commentaient l'événement. On devine le succès de fou-rire que remporta ce traité *«A la manière de Dupuis»*. Pérès soutenait que l'Europe et la France avaient été victimes d'une illusion. Tout le monde avait cru que Bonaparte avait existé, alors qu'il n'était qu'une figure du soleil.

Je résiste d'autant moins à l'envie de vous lire un paragraphe de la démonstration de Pérès, que rien ne peut donner une idée plus exacte du style et de la forme des raisonnements sur lesquels Dupuis appuyait toutes ses théories:

«...On nous dit qu'il s'appelait Napoléon Bonaparte... Tout le monde sait que le soleil est nommé Apollon par les poètes. Or, la différence entre Apollon et Napoléon n'est pas grande, et elle paraîtra encore bien moindre si on remonte à la signification de ces noms et à leur origine. Il est constant que le nom Apollon signifie Exterminateur, et il paraît que ce nom fut donné au soleil par les Grecs à cause du mal qu'il leur fit devant Troie, où une partie de leur armée périt par les chaleurs excessives... Or, Napoléon est le même mot que «Apoléon». Ils dérivent de «Apollyô ou Apoléô», deux verbes qui ne font qu'un et qui signifient perdre, tuer, exterminer, de sorte que, si le prétendu héros du siècle s'appelait Apoléon, il aurait le même nom que le soleil, et remplirait d'ailleurs toute la signification de ce nom, car on nous le dépeint comme le plus grand exterminateur d'hommes qui ait jamais existé.

«Mais, ce personnage est nommé Napoléon, et, conséquemment, il y a dans son nom une lettre initiale qui n'est pas dans le nom du soleil. Oui, il y a une lettre de plus et même une syllabe: car, suivant les inscriptions que l'on a gravées de toutes

parts dans la capitale, le vrai nom de ce prétendu héros était Néapoléon ou Néapolion. C'est ce que l'on voit notamment sur la Colonne de la Place Vendôme. Or, cette syllabe de plus n'y met aucune différence. Cette syllabe est grecque, sans doute, comme le reste du nom, et, en grec, né ou nai est une des plus grandes affirmations que nous pouvons rendre par le mot «véritablement». D'où il suit que Napoléon signifie «véritable exterminateur», «véritable Apollon». C'est donc véritablement le soleil.»

Ainsi se poursuit, pendant une trentaine de pages, la démolition par l'absurde des méthodes qui permettaient à M. Dupuis d'établir, pensait-il, «non pas par des raisonnements, mais par des faits que, pour les hommes de tous les pays, il n'y a jamais eu d'autre Dieu que le ciel, la terre, le soleil, la lune, les planètes.»

Je ne vous ai cité que trois exemples des arguments employés par les adversaires de la haute antiquité du zodiaque. Mais, aujourd'hui, la seule liste des livres, des brochures, des articles de journaux, des communications aux sociétés savantes, des pamphlets, des commentaires divers, qui forment la littérature de la bataille des zodiaques, s'étale sur des pages entières. Ce fut une bagarre bruyante dans laquelle personne n'arrivait plus à s'entendre.

Il y avait pourtant, de temps à autre, un éclair qui aurait pu illuminer d'un jour nouveau toute l'affaire. Du côté des anti-zodiaques, c'est-à-dire de ceux qui défendaient la chronologie biblique, voici un évêque, Mgr. Le Coz. Il s'étonne de l'émotion de certains chrétiens devant ces questions de dates et d'âge du monde. Il écrit:

«Aucun de nos systèmes de chronologie ne tient à la foi... Que le monde ait 2.000 ans d'existence, ou plus ou moins, cela ne change rien au fond de l'Histoire Sainte, ni à la tradition des dogmes révélés, ni à la certitude des preuves de la Révélation».

Malheureusement, Mgr. Le Coz sentait le fagot, c'était un prêtre assermenté. Ses idées étaient donc tenues en légitime suspicion, et, parmi les défenseurs de l'Orthodoxie, personne ne voulut l'entendre.

De l'autre côté de la barrière, parmi les savants qui tiennent le zodiaque pour un document historique important, mais auquel il importe pourtant de donner son véritable sens, voici l'helléniste Letronne. Il se demande si, vraiment, les anciens Egyptiens avaient, plus que les anciens Grecs, le sens du document scientifique à sauvegarder pour la postérité.

Il lui semble que le zodiaque doit être beaucoup plus un tableau où sont harmonieusement groupées des figures qu'une notation exacte de l'état du ciel en un moment donné.

Il brûlait! Mais qui, à ce moment, aurait pu se dégager des passions partisans et oublier la querelle insensée qui mettait aux prises des astronomes, des mathématiciens, des archéologues, des théologiens, des philosophes, des historiens? Dans le grand public, la bataille des pro-zodiaques et des anti-zodiaques prend l'allure d'une affaire politique. Sont contre Moïse, contre l'Eglise et pour le Zodiaque: les Jacobins, les voltairiens, les anticléricaux. En revanche, pour le Trône et l'Autel, et contre le zodiaque, tous ceux qui préfèrent s'en tenir à la Bible plutôt qu'aux témoignages sculptés des constructeurs de temples de l'ancienne Egypte.

Retenons simplement une conclusion importante de ce débat qui ne pouvait amener à aucune solution: l'égyptologie faisait ses premières armes sous le signe suspect de la passion partisane. Lorsque, dans quelques mois, Champollion va tout d'un coup se dresser et sortir, coup sur coup, la série des mémoires qui livreront la clef de la langue, de l'histoire, de la littérature de l'ancienne Egypte, il sera accueilli avec méfiance. Beaucoup penseront que «les études égyptiennes creusent les fondements de la religion et détruisent l'autorité de la Bible.»

Champollion devra remonter ce courant hostile. Nous verrons, tout à l'heure, comment le zodiaque de Dendérah lui fournit une occasion inattendue de justifier l'égyptologie et de prouver qu'elle pouvait bien servir la religion chrétienne.

Mais, quittons pour l'instant le domaine des spéculations sur ces fameux zodiaques, dont toute l'Europe parle et que presque personne n'a vu. On ne le connaît, en effet, que par les dessins malaisément relevés par Vivant-Denon, Jollois et Devillers. Un astucieux personnage eut alors l'idée originale de tirer un profit basement matériel de la grande bataille d'idée qui faisait rage depuis vingt ans.

Un certain M. Saulnier, établi à Paris, 32, Rue de Rivoli, décida d'organiser une expédition «commerciale» et d'amener à Paris le plus beau des zodiaques de l'Ancienne Egypte, celui de Dendérah. Quand le zodiaque serait sur les bords de la Seine, lorsque tout le monde pourrait voir et toucher la pierre «qui avait écrasé Moïse», ce serait bien le diable, pensait M. Saulnier, s'il ne se trouvait pas un Mécène, un Musée ou un corps savant pour l'acheter au prix fort.

Et c'est ainsi que M. Saulnier fit partir discrètement pour l'Égypte, en octobre 1820, le maître-maçon Le Lorrain, avec mission de subtiliser le zodiaque du temple de Dendérah.

L'idée de M. Saulnier en elle-même était celle d'un commerçant avisé. L'Égypte était alors incroyablement à la mode. La parution des volumes successifs de la splendide «Description de l'Égypte» par les savants de l'Expédition Bonaparte, avait encouragé tous les amateurs d'antiquités à collectionner des pièces pharaoniques. Ce n'était pas sans mérite, car si tout le monde admirait momies, sarcophages, papyrus, scarabées ou vénérables sculptures, personne n'y comprenait grand'chose. M. Saulnier ne faisait pas exception: l'homme, qui envoyait chercher le zodiaque de Dendérah, était... commissaire de police.

Je m'empresse d'ajouter *ancien* commissaire de police, car, en cette année 1820, M. Saulnier était dans une période plutôt malheureuse de sa carrière. Chef de la police lyonnaise, à la fin de l'Empire, il s'était trouvé en position délicate au moment de la Restauration. Il venait d'être «épuré», comme nous dirions aujourd'hui. Il avait échappé à grand'peine à la justice tout court et même à la justice sommaire du peuple. M. François Artaud, directeur du Musée Royal des Antiquités et de l'École Royale des Beaux-Arts de Lyon, écrivait, en 1824, à son ami Drovetti, que *«les Lyonnais accusaient Saulnier d'avoir voulu incendier leur ville»*, au moment où la chute de l'usurpateur permettait de nouveau au Roi de s'installer sur le trône de France, mais privait M. Saulnier de la récompense due à ses bons services policiers et de tous ses droits à la retraite.

Le bon M. Artaud ajoute que c'était là probablement une atroce calomnie. M. Saulnier lui a toujours paru avoir des inclinations douces, mais peut-on jamais savoir car, écrit-il à Drovetti: *«Je n'ai jamais eu bonne opinion des gens employés dans la police du Royaume.»* S'apercevant aussitôt qu'il vient de proférer une énormité et que la censure pourrait lui demander des comptes, à lui fonctionnaire, d'une pareille opinion, M. Artaud ajoute cette incidente merveilleuse:

«Je n'ai jamais eu bonne opinion des gens employés dans la police, à part bien entendu la personne respectable qui dirige aujourd'hui la police du pays.»

On peut penser que M. Saulnier n'avait pas l'âme d'un Néron. Il s'intéressait trop aux beaux monuments pour avoir le goût de

les incendier. Pourtant, le traitement qu'il fit subir au temple de Dendérah paraîtra au moins regrettable.

Comment M. Saulnier avait-il organisé son expédition? Il s'était d'abord assuré, en la personne du maître-maçon Le Lorrain, un spécialiste de la taille et du transport des pierres. Il avait ensuite remis à M. Le Lorrain des croquis montrant, aussi exactement que possible, l'emplacement du temple de Dendérah; puis, dans le temple, la position de la salle où plafonnait le fameux zodiaque, et, enfin, un autre plan désignait la partie du plafond qui devait être détachée. Il ne pouvait être question d'amener en France tout le plafond sculpté tel que l'avaient relevé, dans une des planches de la «Description de l'Égypte», les savants de Bonaparte. C'eût été une trop grosse affaire. L'essentiel était le zodiaque circulaire, et, à lui seul, il présentait déjà de difficiles problèmes, car il était creusé dans une dalle de 90 centimètres d'épaisseur, et il n'avait pas loin de 3 mètres de diamètre.

M. Le Lorrain, bien instruit sur ce qu'il allait chercher, (imaginez le désastre si, par erreur, il avait rapporté un autre plafond); on l'avait doté d'outils spéciaux pouvant faciliter sa tâche. Outre les instruments ordinaires du carrier: leviers, pics, cordes, rouleaux, masses, on avait fait forger des scies de grandes dimensions capables de découper les épaisses dalles du temple.

Enfin, M. Le Lorrain emportait avec lui une lettre de recommandation du ministre des Affaires Étrangères du Roi, M. Pasquier, pour le Consul Général de France à Alexandrie. Ce dernier détail montre que la sentence d'excommunication politique, qui avait frappé M. Saulnier pour sa fidélité à Bonaparte, l'empêchait peut-être de verbaliser comme commissaire de police à Lyon, mais ne le privait pas de relations bien placées dans les hautes sphères du gouvernement royal.

M. Le Lorrain arriva à Alexandrie dans les derniers jours de l'année 1820. En l'absence du Consul général Drovetti, il présenta sa lettre de recommandation à M. Pillavoine, gérant du Consulat.

Quelques semaines plus tard, M. Drovetti réapparut et rencontra le maître-maçon. Il dut faire assez bon visage à son visiteur, mais la pilule lui parut amère à avaler. Le Consul Drovetti était lui-même, et de longue date, chasseur et surtout marchand d'antiquités. Il dut s'en vouloir à mort de n'avoir pas eu le premier l'idée de détacher cette pièce unique du plafond du temple de Dendérah. Il ne pouvait pas refuser son aide au con-

current que lui adressait son chef hiérarchique, le ministre des Affaires Étrangères, mais il en voulut, cependant, à M. Le Lorrain de venir lui rafler sous le nez un objet d'intérêt mondial qui aurait si bien fait dans la collection qu'au moment même M. Drovetti s'appropriait à vendre au plus offrant.

Le Consul tenait d'autant moins, malgré sa mauvaise humeur, à faire un esclandre que le client sérieux auquel il pensait pour sa collection était précisément le gouvernement royal qui lui envoyait M. Le Lorrain. Drovetti présenta donc le maître-maçon au premier drogman de Mohamed Aly Pacha, Boghos, et, par lui, obtint un Firman autorisant le voyageur français à visiter la Haute-Egypte, à fouiller où il lui plairait, et à rapporter n'importe quelle antiquité qu'il aurait pu juger intéressante. Le Firman était rédigé d'une façon très générale. Il est à peu près certain que Le Lorrain ne s'était pas vanté auprès du pacha de son intention de découper tout le plafond d'une des salles de Dendérah.

M. Drovetti, le Firman une fois dans la poche de M. Le Lorrain, voulut bien faire une confiance à son compatriote. Il lui exposa que, malgré son autorisation officielle, il aurait pu avoir de grosses difficultés pour remplir sa mission, car si l'autorité de Mohamed Aly Pacha n'était pas contestée dans toute la Vallée du Nil, son droit à disposer des antiquités était en quelque sorte limité par les agissements de deux compères: les honorables Consuls de France et de Grande-Bretagne, MM. Drovetti et Salt. C'était par leur intermédiaire, généralement, que l'on pouvait se procurer les belles pièces d'antiquités. Ils avaient des correspondants dans tous les centres archéologiques d'Égypte et des hommes de main assez vigilants pour empêcher les fouilles clandestines des rivaux.

M. Drovetti exposa que M. Salt et lui avaient eu beaucoup de peine dans les derniers temps, car leurs agents respectifs avaient eu «des débats» qui s'étaient terminés par de graves voies de fait. Mais, à la fin, on était parvenu à s'entendre. Il avait été convenu que le Nil lui-même délimiterait les zones de prospection des deux consuls. Dendérah se trouvait situé sur la rive de M. Salt. M. Drovetti, après tout, ne pouvait que fermer les yeux sur un braconnage qui allait s'effectuer dans la chasse du voisin.

Mais, il tenait cependant à mettre le pauvre Le Lorrain en garde: la Haute-Egypte était «malsaine» pour les chercheurs d'antiquités.

Le 12 février 1821, le maître-maçon quitta

le Caire sur un bateau spécialement loué pour lui. Il avait un interprète et un janissaire de la garde du pacha pour assurer sa sécurité.

Quelques jours plus tard, une manœuvre difficile du bateau ayant exigé le concours de toutes les mains disponibles, Le Lorrain remarqua un Arabe qui, indifférent à la manœuvre, restait tranquillement accroupi à l'avant. Étonné d'une pareille indifférence, Le Lorrain s'informa, fit questionner le passager clandestin par l'interprète, et apprit qu'il n'était autre qu'un représentant confidentiel de M. Drovetti chargé de rapporter à son maître ce que ferait en Haute-Egypte le voyageur français. Le Lorrain le fit débarquer sans autre forme de procès. Sans autre incident, il arriva à Dendérah, et, avec l'empressement que l'on devine, plan en mains, se dirigea vers le temple. Il y repéra sans difficulté le zodiaque. Il aurait pu se mettre immédiatement au travail si... un groupe de touristes anglais ne s'était avisé de camper dans le temple même.

Le Lorrain ne voulut pas leur donner l'éveil. Il fit croire qu'il se rendait vers la Mer Rouge «pour y récolter des coquillages». Il s'éloigna donc vers le sud, visita Thèbes, acheta quelques sarcophages, des statues en granit, une momie, avant de revenir à Dendérah, où les Anglais avaient levé le camp. Le 18 avril, il commençait son travail et ne tardait pas à s'apercevoir que ses scies ne lui permettraient jamais de découper rapidement l'épaisseur du plafond par le procédé que l'on avait imaginé à Paris. Le Lorrain était un homme déterminé. Il n'entendait pas échouer au terme d'un voyage pareil et après avoir surmonté tant de difficultés. Puisque les scies ne pouvaient pas entamer son plafond... il décida de le faire sauter.

Il se procura de la poudre noire, en fit un essai prudent pour s'assurer de sa force brisante, et, en habile carrier, creusa un trou de mine sur un angle de la terrasse. Il obtint l'éclatement qu'il avait cherché. De trou de mine en trou de mine, la scie complétant le travail des pics et des masses, il finit par démolir son plafond, et il n'eut plus qu'à découper dans l'épaisseur de la pierre le disque qui supportait les bas-reliefs. En vingt-deux jours de travail, le zodiaque était bon à emballer. Il fallut, ensuite, lui faire traverser plusieurs centaines de mètres à travers les ruines, lui faire franchir des terrains boueux que coupaient des canaux d'irrigation, et, enfin, l'amener sur un traîneau, spécialement construit, jusqu'aux bords du Nil. Cinquante hommes y travaillèrent pendant seize jours.

Le zodiaque n'était, pourtant, qu'au début

de sa grande aventure. Le Nil était bas et la rive haute de près de quatre mètres. Le Lorrain fit construire un plan incliné et eut la malencontreuse idée, pour faciliter le glissement de la pierre, de savonner quelque peu les planches. Le résultat dépassa toute attente; le zodiaque fila, rompant toutes les cordes, et se planta profondément dans le limon du fleuve. Il fallut, pour l'en tirer, l'aide de tous les habitants de Dendérah, et la pierre repêchée fut enfin installée sur la barque qui devait la conduire jusqu'à Alexandrie.

Nouveau désastre: la chaleur avait fait jouer les bordages. Cinq minutes après l'installation du zodiaque à bord, l'embarcation s'était enfoncée d'un pied. Elle faisait eau de toutes parts. Le Lorrain se désespérait, mais il eut, une fois de plus, l'occasion d'admirer les ressources des bateliers du Nil. Tandis qu'une équipe vidait l'eau pour empêcher la barque d'aller au fond du fleuve, une autre calfatait les fentes, et, moins de deux mois après son arrivée, M. Le Lorrain aurait pu quitter Dendérah, avec le zodiaque... Mais, au moment de mettre à la voile, le raïs déclara que les eaux étaient trop basses pour qu'on pût partir avant la crue... Il fallait, disait-il, attendre deux ou trois mois!

Le Lorrain essaya vainement d'argumenter. On lui opposait l'impossibilité de franchir certains passages du fleuve qu'il ignorait. L'interprète, un Alexandrin, ne devait pas avoir un plaisir particulier à séjourner pendant de longues semaines dans la chaleur de la Haute-Egypte. Il fit discrètement l'enquête à laquelle l'ignorance de la langue empêchait M. Le Lorrain de procéder. Il découvrit, ainsi, que le raïs avait reçu la promesse de mille piastres turques d'un envoyé spécial du Consul Drovetti s'il parvenait à empêcher, pendant au moins trois semaines, le départ du monument. Le Lorrain paya lui-même les mille piastres, et, l'obstacle des bancs de sable imaginaires disparaissant d'un seul coup, le bateau fit voile vers le nord, sans difficulté.

Cependant, l'aventure n'était pas terminée, car, tiré des traquenards du Consul de France, M. Le Lorrain devait tomber dans les pièges du Consul d'Angleterre. Avant Béné-Souef, une barque portant un envoyé de M. Salt arrêta le bateau. Un Européen se présenta à M. Le Lorrain, lui signifiant qu'il était l'envoyé du Consul Général d'Angleterre et porteur d'un ordre du Kaya-Bey, ministre de l'Intérieur de Mohamed Aly pacha, lui enjoignant d'empêcher l'enlèvement du zodiaque. Le Lorrain se fâcha; il exhiba à son tour son Firman, menaça de résister à la violence qu'on voulait lui faire, et fit flotter un

mouchoir blanc, en guise de pavillon français, sur le mât de la barque. Il y eut un échange acide d'explications, mais on convint de laisser l'affaire en suspens jusqu'à Alexandrie, où le pacha se prononcerait en dernier ressort.

M. Salt avait appris, par un voyageur américain, le genre de travaux auquel se livrait le Français dans le temple de Dendérah. Il n'avait pas, lui Consul d'Angleterre, les mêmes raisons que son collègue le Consul de France pour tolérer le braconnage des antiquités. Aussi, imagina-t-il de s'adresser au Kaya-Bey, de lui dénoncer non pas la démolition du plafond du temple, mais le fait que M. Le Lorrain s'emparait d'une pierre qui devait revenir au Consul d'Angleterre, puisque «ce dernier avait autrefois fait faire le premier des fouilles à Dendérah.» Le Kaya-Bey, que tout ce bruit autour d'un caillou n'intéressait vraiment pas, donna effectivement l'ordre qu'on arrêât le zodiaque là où il pourrait se trouver. Ainsi, Le Lorrain courrait le risque d'avoir affronté de nombreux dangers et surmonté de multiples difficultés que pour apporter au Consul d'Angleterre, à Alexandrie même, un zodiaque tout préparé.

L'affaire fut portée devant Mohamed Aly pacha, qui se contenta de demander si les recherches de M. Le Lorrain avaient été autorisées par lui. Sur la réponse affirmative qui lui fut donnée, il renvoya M. Salt des fins de la poursuite. Le 18 juillet, le zodiaque était embarqué, et le maître-maçon put respirer à l'aise. Le 9 septembre 1821, il arrivait à Marseille. Pendant la quarantaine obligatoire du bateau, M. Saulnier, à Paris, apprenait le succès complet de son expédition en Haute-Egypte.

Il se mit à l'œuvre à son tour, et la campagne de publicité commença immédiatement.

M. Saulnier écrivit à toutes les classes de l'Institut pour leur signifier l'événement que constituait l'arrivée du zodiaque. Tombant au milieu de tant de discussions sur son origine, son sens, son histoire, le zodiaque fit, permettez-moi l'expression, l'effet d'une bombe. L'Académie des Beaux-Arts proposa de demander au ministre de l'Intérieur de faire supporter par la caisse du Ministère les frais du transport du monument de Marseille à Paris. M. Dacier, secrétaire de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, fit voter des remerciements à M. Saulnier «pour l'heureux succès d'une entreprise honorable pour la France, et aussi pour l'intention que vous annoncez d'appeler l'Académie à examiner ce précieux monument aussitôt qu'il sera arrivé à Paris.»

Saulnier part immédiatement pour Marseille. Il a eu soin, auparavant, d'alerter tous les journaux. Les correspondants du «Moniteur», du «Journal de Paris», obtiennent d'être au nombre des élus qui, en petit nombre, vont assister au débarquement de la pierre. Avec eux, il y a le général commandant la division de Marseille, le préfet du département, le maire de la ville. Un service d'ordre refoule les simples curieux qui s'entassent sur le quai pour voir, avant tout le monde, le fameux zodiaque.

Le Directeur général des Douanes, par une lettre reproduite dans tous les journaux marseillais, enjoint au directeur des douanes de Marseille de ne percevoir aucun droit sur le zodiaque. Des étrangers, déclare Saulnier à la presse, ont essayé de corrompre les surveillants pour avoir la possibilité de jeter un coup d'œil sur les sculptures de Dendérah. L'architecte en chef du département des Bouches-du-Rhône, M. Penchaud, surveille l'emballage, et une voiture spéciale est construite pour transporter le zodiaque jusqu'à Paris.

Notre malin Saulnier maniait avec art les ficelles, poussait Le Lorrain à faire des déclarations aux journaux, allait chercher par le bras les savants timides, les membres des académies de province, et faisait dire et écrire partout «qu'un envoyé d'une nation étrangère avait offert la somme considérable de 200.000 francs pour que le zodiaque s'en aille immédiatement dans son pays.» Plein d'une vertueuse indignation patriotique, M. Saulnier écartait la tentation, et faisait savoir au préfet des Bouches-du-Rhône «qu'il tenait le zodiaque à la disposition du gouvernement français.» Il invitait également le préfet à bien indiquer dans son rapport «l'état de conservation remarquable de la pierre.»

Saulnier ne s'en tint pas là. Puisque le zodiaque devait traverser la France par la vallée du Rhône, puis la Bourgogne et la Champagne, avant d'arriver à Paris, dans toutes les villes et villages du parcours les populations devaient voir le zodiaque. On mit plus de trois mois pour le transporter sur sa voiture spéciale de Marseille à Paris. Il empruntait le chemin que, quatorze ans plus tard, devait prendre la Girafe, la Girafe offerte par le Vice-Roi d'Égypte au Roi de France, la première girafe vivante que l'on ait jamais vue en Europe. On la promena, comme le zodiaque, d'étape en étape, l'animal eut en son temps le succès que remporta d'abord le plafond du temple de Dendérah.

Ou plutôt non, le zodiaque créa beaucoup plus de remous que le quadrupède africain. Annoncé par le tambour de ville ou à son

de trompe, le zodiaque avait le don de déchaîner sur son passage des controverses bruyantes. Les esprits avancés le désignaient comme un monument de science, et conduisaient leurs enfants par la main vers la pierre égyptienne comme devant un autel de la Raison triomphante. En revanche, les curés tonnaient en chaire contre la nouvelle idole, et il n'était pas de centre urbain où, pour ou contre le zodiaque, on ne vînt manifester, mais aussi voir, et, comme le malin Saulnier ne perdait jamais le sens des réalités, on payait une obole aux montreurs et on achetait en souvenir la lithographie spécialement éditée.

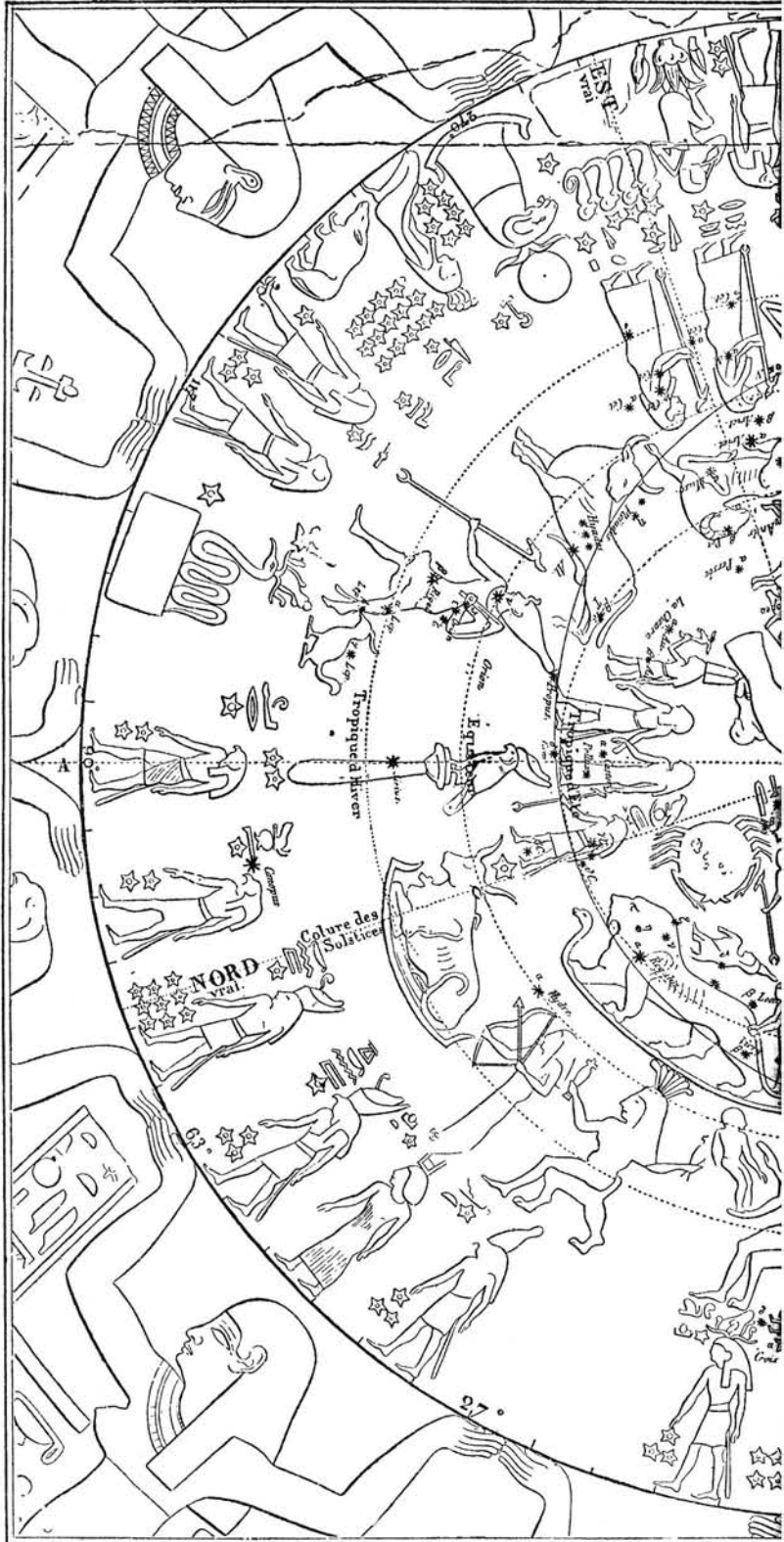
Et c'est ainsi qu'annoncé d'étape en étape par la presse, escorté par les commentaires populaires, le zodiaque fit son entrée à Paris dans la cour du 32 de la Rue de Rivoli, où douze charpentiers travaillèrent, pendant trois jours, à l'installer dans la meilleure position pour que les visiteurs distingués puissent à loisir l'admirer.

Saulnier invita d'abord les membres de l'Institut. Puis, il fit venir les survivants de la Commission d'Égypte, et, surtout ceux d'entre eux qui avaient eu l'occasion de voir le zodiaque sur place et de le dessiner: Jollois et Devilliers vinrent saluer la vieille connaissance qu'ils avaient si longuement décrite dans la monumentale «Description de l'Égypte.»

Ceci fait, les portes se fermèrent, et Le Lorrain jouissant d'un repos mérité, Saulnier défendit qu'on montrât désormais le zodiaque. La curiosité aidant, tout Paris réclama une exposition publique. Alors Saulnier s'adressa à M. de Corbière, ministre de l'Intérieur, tandis qu'il détachait Le Lorrain chez le ministre de la Maison du Roi.

Ils racontèrent la même histoire: Le zodiaque de Dendérah est à Paris. Tout le monde veut le voir. Comme il est la clef de toutes les sciences, le seul embarras peut être de savoir où on le placera: à l'Observatoire? à la Bibliothèque du Roi? au Musée du Louvre? à l'Académie des Beaux-Arts?

Il n'est pas moins intéressant, disaient-ils, pour l'histoire du ciel que pour celle de l'antiquité, pour l'histoire des arts que pour celle du dessin. Les ministres comprirent qu'ils devaient faire quelque chose, et nommèrent une commission composée de M. Cuvier, l'illustre paléontologiste, de M. Fourier, le savant géomètre, tous deux de l'Académie des Sciences; de M. Walckenaer, de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Ils furent tous conquis dès la première minute. L'un d'eux déclara même: «Si le gouverne-



Zodiaque circulaire de Dendérah, dessiné par GAU et surchargé des prin



ns astronomiques, telles que croyait les identifier l'académicien Biot.

ment n'en faisait pas l'acquisition, il faudrait en faire l'objet d'une souscription publique.»

La Commission s'étant retirée pour faire son rapport, M. Saulnier organisa le défilé des Parisiens devant le zodiaque. On s'écrasa aux portes. On percevait un modeste droit d'entrée. On vendait la reproduction lithographiée par M. Gau d'après l'original pour la modique somme de 5 francs. Et la presse ayant de nouveau exposé l'intérêt capital du zodiaque, le gouvernement se laissa attendrir. Louis XVIII donna l'ordre d'acquérir le zodiaque de Dendérah pour 150.000 francs or...

C'était cinq ou six fois sa valeur!

On l'exposa au Louvre. La foule fut admise à contempler *«la vilaine pierre noire»* qu'avait condamnée un pieux ecclésiastique, ancien aumônier de l'Impératrice Joséphine. Bientôt, les visiteurs se fatiguèrent d'admirer de confiance une vieille pierre dont personne ne démêlait exactement le sens. Ils se firent de plus en plus rares. Le zodiaque n'était plus de saison.

Au bout d'un an, les conservateurs du Louvre, que cette énorme masse encombrant, réussirent à s'en débarrasser au bénéfice de la Bibliothèque du Roi, devenue depuis la Nationale. Il y resta pendant longtemps, malgré les efforts répétés des directeurs de la première bibliothèque de France pour rendre au Louvre ce qui, après tout, lui appartenait de plein droit.

Aujourd'hui, le Zodiaque orne le plafond d'un des nouvelles salles réservées aux antiquités égyptiennes...

Mais, n'anticipons pas. Disons tout de suite que la grande victime du zodiaque fut M. Drovetti. Ah, s'il avait su ce qui l'attendait, jamais, au grand jamais, Le Lorrain n'aurait obtenu son Firman ou, l'ayant obtenu, n'aurait pu détacher le plafond de Dendérah et le ramener vers la Méditerranée... car, roulés dans l'affaire du zodiaque par l'astucieux Saulnier, les ministres français devinrent du coup tout à fait timorés pour l'acquisition des antiquités égyptiennes.

Quand l'année suivante, en 1823, Drovetti offrit pour 400.000 francs sa première grande collection, qui valait et vaut encore des millions, le gouvernement français refusa de se livrer une fois de plus à d'aussi folles dépenses. Drovetti, mécontent, céda sa collection au Musée de Turin. Plus tard, Champollion eut toutes les peines du monde à intéresser le Roi Charles X à une autre collection d'antiquités qui était à vendre. A force d'instances et non sans marchandages, il fit acheter pour le Louvre la collection du

Consul d'Angleterre à Alexandrie, M. Salt, qui se consola ainsi d'avoir «manqué» le zodiaque de Dendérah.

Maintenant, le zodiaque est à Paris. On peut l'examiner, le décrire et l'étudier comme jamais n'ont pu le faire les membres de l'Institut d'Égypte obligés de travailler dans les salles à demi obscures du temple de Dendérah, et surtout de contempler, depuis le sol, les bas-reliefs du plafond. Aussi, les académiciens s'en donnent-ils à cœur joie. M. Saint-Martin, un des plus ardents polémistes dans la querelle du zodiaque, s'est réservé *«l'honneur de présenter cette page jusqu'alors inconnue de l'histoire humaine»* à ses collègues de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Ce fut dans la séance du 8 février 1822.

Quelques semaines plus tard, à l'Académie des Sciences cette fois, l'astronome et géomètre Biot apporte à ses confrères les surprenants résultats d'une nouvelle étude: il a identifié sur le zodiaque de Dendérah un certain nombre des étoiles qui y sont représentées.

C'est alors que, pour la première fois, un jeune homme, déjà connu dans les milieux savants par son extraordinaire précocité et ses connaissances des langues anciennes, élève la voix. Jean-François Champollion ose dire, dans une lettre au Rédacteur de la *«Revue Encyclopédique»*, que l'illustre M. Biot, cette lumière de l'Académie des Sciences, se trompe grossièrement.

Champollion fait remarquer que la connaissance de l'astronomie moderne ne suffit pas pour expliquer un monument religieux de l'ancienne Égypte. Sans dire encore que, dans le secret de son cabinet, il commence à entrevoir tout le système de déchiffrement des hiéroglyphes, il avertit que, désormais, il ne faudra plus voir dans cette écriture figurée des anciens Égyptiens de simples images des dieux, des hommes ou des animaux sacrés. Il affirme que les étoiles que M. Biot relève au milieu des hiéroglyphes font partie de certains noms ou de certains mots, et qu'elles n'ont par elles-mêmes aucun sens spécial. Ce sont, pour ainsi dire, des lettres dont on ne doit pas tirer plus d'indications astronomiques que des astérisques que l'on pourrait trouver dans un texte contemporain.

Cette sévère leçon donnée — et, il faut le dire, sans convaincre personne — Champollion ne lâche plus le zodiaque de Dendérah. Avec cette intuition géniale qui va caractériser toute son œuvre, il soupçonne, dès ce moment, une erreur colossale. Dès qu'il a en main les premiers fils de son système

de déchiffrement des hiéroglyphes, une des applications qu'il en tente aussitôt, c'est la lecture des cartouches royaux qui figurent dans les inscriptions du temple de Dendérah.

Et la bombe éclate. Champollion découvre que le temple n'est pas contemporain des Pyramides. Il n'a pas 40 siècles et encore moins 70. Il n'avait même pas un millénaire avant notre ère. Aucun Pharaon ne l'avait jamais fait consacrer ou dédier. Il n'y avait plus de Pharaons lorsque les empereurs ro-



CHAMPOLLION

mais, leurs successeurs, le faisaient construire. Car, les noms que lisait dans les cartouches de Dendérah le jeune Champollion, c'étaient ceux de Tibère, de Claude, de Néron. La partie la plus ancienne du temple datait d'Auguste, et l'image colossale de la Reine Cléopâtre et du fils qu'elle eut de son vainqueur César, le petit Césarion, garnissait une des murailles extérieures. Le deuxième zodiaque de Dendérah, celui du portique, était dédié à l'empereur Néron. Il datait donc des 60 premières années de l'ère chrétienne !

M. Dupuis et ses partisans en restèrent muets de stupéfaction. Moïse était sauvé. La chronologie biblique n'avait plus rien à craindre de l'égyptologie naissante.

Dans le camp des prozodiaques, il y eut

un moment d'hésitation. Puis, on reprit la bataille, avec d'autant plus d'énergie que la réputation de nombreux savants était en cause. On souligna l'audace du jeune Champollion d'avoir osé écrire, noir sur blanc, des choses aussi contraires à tout ce que la sagesse de ses anciens avait depuis longtemps établi. On lui démontra qu'au fond, rien n'était moins certain que son système de déchiffrement des hiéroglyphes, et que rien ne prouvait qu'il eût vraiment eu, lui, raison contre tout le monde. L'assurance revenant aux partisans de M. Dupuis, on fit remarquer à Champollion qu'en tout état de cause, les cartouches qu'il prétendait être ceux des empereurs romains de la décadence ne figuraient que sur les murs du temple. Il n'y en avait aucun sur le zodiaque lui-même. D'où la conclusion que, même si le temple de Dendérah était moderne et n'avait plus rien à voir avec la civilisation pharaonique proprement dite, du moins rien ne prouvait que le zodiaque ne fût pas une copie d'une pièce antique.

Certains affirmèrent même que l'examen de la pierre et des bas-reliefs pouvait accréditer l'idée d'un réemploi d'un vieux zodiaque trouvé par les Egyptiens dans des ruines vénérables et remis à la place d'honneur lors de la construction du temple de Dendérah. On ajoutait que les empereurs romains n'avaient aucun besoin de faire composer à leur époque des tableaux de ce genre. On continuait ainsi, avec cependant un peu moins d'assurance, à maintenir que la très haute antiquité des zodiaques mettait en échec la chronologie chrétienne traditionnelle.

Champollion laissa dire et, à ceux qui doutaient encore de sa méthode de déchiffrement de l'écriture des anciens Egyptiens, il asséna coup sur coup sa « Lettre à M. Dacier » et la série des articles, notes et mémoires qui lui font suite. L'histoire de l'Égypte tout entière s'ouvrait sous les yeux des archéologues. On ne se contentait plus, désormais, de connaître l'Orient par les quelques documents que l'antiquité grecque et latine nous avait légués. L'histoire, la science, la littérature, la religion, les mœurs des anciens Egyptiens devenaient accessibles. Devant l'amas des pièces ainsi versées au dossier de l'histoire de l'humanité, le zodiaque de Dendérah fut, bien vite oublié.

Ou plutôt, si le zodiaque lui-même ne devint plus qu'un objet d'embarras pour les musées parisiens, peu flattés d'avoir à conserver le témoignage d'un acte de stupide vandalisme et celui d'une des plus belles erreurs historiques du siècle, le service rendu par

Champollion à la cause de la tradition établie en matière de chronologie biblique demeura.

Car, vous devinez le soupir de soulagement qu'avaient poussé tous ceux que leur mission appelait à défendre la doctrine ecclésiastique en assistant à la déconfiture inattendue de tous les mal-pensants. Du coup, Champollion se trouva transporté d'un horizon du monde politique à l'autre. Il était, depuis sa participation aux activités politiques du Dauphiné en 1815, considéré comme un dangereux révolutionnaire. Au moment où il s'efforçait de déchiffrer à Paris le système hiéroglyphique des anciens Egyptiens, il était sans ressources et sans avenir. Nul ne se souciait de confier la moindre classe de collègue à un homme aussi avancé dans ses opinions politiques. Le représentant du Roi à Grenoble continuait à le poursuivre de ses foudres et réclamait la tête de celui qu'il appelait le «Jacobin enragé».

Après le service éminent qu'il venait de rendre à l'Eglise, Champollion fut adopté par la Droite avec autant de fougue qu'il en avait été condamné jusqu'alors. Cela dépassa toutes les limites, car évêques, chanoines, simples curés de campagne manifestaient à Champollion les marques de leur plus vive reconnaissance. On allait jusqu'à dire et imprimer que «le jeune homme n'avait entrepris ses études égyptiennes que pour défendre la chronologie sacrée et même la Bible en général contre les attaques des incrédules.»

Champollion en était irrité. Il écrivit à son frère:

«Je les ai débarrassés des cinq à six mille ans du zodiaque de Dendérah. Aussi est-il arrivé maintenant que, si l'on veut en croire la bonne vieille «Gazette de France», je suis considéré par le parti dévot comme un père de l'Eglise, un vrai père de la foi, défenseur de la religion et des bonnes doctrines chronologiques... Je suis las de cette «odeur de sainteté.»

Pourtant, Champollion devait se résigner à son auréole. C'est parce qu'il fut défenseur de la foi que la faveur du Roi va, après quelques hésitations, et en dépit de la meute des jaloux, lui donner les moyens de poursuivre ses recherches.

Après sa découverte, Champollion eut vite fait le tour des monuments égyptiens conservés en France. Il brûlait du désir d'aller dans les musées d'Europe pour y relever tous les documents connus de l'ancienne Egypte. Or, à l'heure où le Roi gaspillait une fortune pour acquérir l'inutile zodiaque de Dendérah, on refusait la merveilleuse col-

lection du Consul Drovetti. Elle avait été entreposée à Turin et, bientôt après, achetée par le Roi de Piémont. Champollion désirait de toute son âme pouvoir assister au déballage des pièces de la collection Drovetti. Il savait, par ses correspondants, qu'il y avait là des papyrus, des stèles, des statues, une masse énorme d'inscriptions, et que lui seul pouvait en profiter et en faire profiter le monde. Sans argent, sans appui, il devait se résigner douloureusement à abandonner ses projets. C'est alors que le plus ultra des ducs du Royaume, M. de Blacas, le prit sous sa protection. Il présenta Champollion au Roi, plaida pour lui et obtint sur la cassette royale les frais du voyage à Turin.

Le duc de Blacas n'avait pas manqué de faire ressortir les services éminents que Champollion avait rendus en sauvant la chronologie traditionnelle. Champollion, dans un élan de reconnaissance, lui promit, non sans imprudence peut-être, «que rien dans les recherches égyptologiques ne pourrait jamais porter atteinte à la religion, et particulièrement les recherches qu'il pourrait avoir à faire sur la chronologie.»

Et voici Champollion à Turin. Il s'enfouit littéralement dans le musée. Il a l'heureuse surprise d'y trouver le grand Papyrus des Rois dont il déchiffre les lambeaux, jour et nuit, dans une véritable fièvre, car il y reconnaît des listes de règne excessivement anciens, les annales millénaires d'un grand passé jusqu'alors inconnu.

Hélas, les deux mille ans de la chronologie traditionnelle ne suffisent plus à renfermer ces dynasties ressuscitées.

Après avoir sauvé la chronologie biblique, Champollion va-t-il maintenant passer dans l'autre camp et la condamner sans appel? Situation angoissante pour un homme qui se sent en butte à une hostilité presque universelle.

Il faut pourtant le reconnaître, la prodigieuse découverte du déchiffrement des écritures de l'Egypte ancienne ne fut pas saluée, comme nous aurions pu l'imaginer, par les applaudissements de tous les contemporains, et surtout pas par ceux de la plupart des savants.

Champollion était, je vous l'ai dit, un Républicain. Ses activités politiques l'avaient rendu suspect aux yeux du gouvernement et des Corps officiels. C'était aussi un caractère entier ne demandant jamais merci, ne manquant aucune occasion de pourfendre un adversaire. Sa correspondance déborde d'accès de bile contre ses collègues ou ses contradicteurs. Mais, plus que ses opinions et ses

défauts, la découverte elle-même qu'il venait de faire lui créait de terribles inimitiés.

Il avait, d'abord, contre lui tous les savants qui, jusqu'alors, avaient détenu le monopole de l'histoire de l'Orient ancien et donc de l'Égypte. Les Hellénistes qui, grâce à Hérodote, Diodore, Strabon, avaient fait de l'histoire égyptienne un de leurs départements scientifiques, ne furent pas autrement satisfaits de voir Champollion s'emparer, sans coup férir, de leur fief. Ils firent bloc contre l'intrus.

Il y avait, ensuite, les membres de l'ancien Institut d'Égypte et, à leur tête, Jomard. Eux avaient été en Égypte. Depuis vingt ans, inlassablement appliqués à leur tâche, ils publiaient, fascicule par fascicule, les documents qu'ils avaient rapportés de l'Expédition Bonaparte. En plein succès de la «Description», qu'ils présentent, à juste titre d'ailleurs, comme l'Encyclopédie de l'Égypte, voilà qu'un jeune homme vient s'arroger le droit d'être l'unique détenteur de la clef qui ouvrira l'histoire, la littérature, l'art des anciens Pharaons. Comment Jomard et ses collègues n'auraient-ils pas été au moins réservés vis-à-vis de Champollion et de sa découverte? Ils n'osèrent pas attaquer Champollion de front, mais Jomard, en particulier, leur président, ne manqua jamais une occasion de lui être désagréable, de le desservir. Deux fois, Champollion fut blackboulé à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, et l'on n'ose même pas citer aujourd'hui les noms des médiocres qui lui furent alors préférés.

Champollion ne pardonna jamais à Jomard son hostilité. Dans sa correspondance, il ne l'appelle jamais que «le Veau, fils de Veau». Il aime à souligner que les hiéroglyphes reproduits dans la «Description de l'Égypte» par planches entières ne sont que des copies inexactes et parfois complètement fantaisistes. En effet, Jomard, persuadé que ces petits dessins ne pouvaient pas avoir de sens intelligible, avait, quelquefois, complété au hasard les lacunes des croquis rapportés d'Égypte.

Huit ans plus tard, lorsque Champollion partira pour l'Égypte avec une mission d'études, Jomard n'hésitera pas à demander au gouvernement et au Roi qu'aucun crédit ne soit attribué à Champollion pour ses fouilles. Il était, hélas, soutenu dans cette démarche par Drovetti.

Mais, aux hellénistes méfiants de la nouvelle discipline qu'on leur propose, aux éditeurs de la «Description» qui craignent de voir crouler leur œuvre dans l'indifférence générale, à tous les royalistes auxquels le républicain Champollion paraît suspect, il faut

encore ajouter tous ceux qui se sont acharnés à déchiffrer les hiéroglyphes et qui se sont vus devancer, quelque fois d'une courte tête, par Champollion.

Il y a Young en Angleterre, il y a Akerblætt en Allemagne. Les savants anglais et allemands mettront, à cause d'eux, quinze et vingt ans avant d'admettre que Champollion a véritablement déchiffré les hiéroglyphes. Que d'ennemis prêts à déchiquer, à ses débuts, le jeune égyptologue, et n'oubliez pas qu'il y a, contre l'égyptologie naissante, un préjugé défavorable dans tous les milieux catholiques.

Les théologiens se demandent, et non sans raison, ce qui va sortir de cette confrontation de l'histoire de l'Orient et de la Bible. Jamais jusqu'alors un conflit sérieux ne s'est élevé entre les textes sacrés et les documents historiques. L'histoire du zodiaque, pour bruyante qu'elle ait été, s'est terminée par la défaite des incroyants. Mais, n'y a-t-il pas là qu'une victoire de détail? Que réservent les autres documents que l'on va maintenant déchiffrer et interpréter? A en juger par ses premiers débuts, l'exégèse des monuments de l'Égypte ancienne donnera beaucoup de fil à retordre aux spécialistes de l'Écriture Sainte. On est reconnaissant à Champollion d'avoir sauvé la chronologie biblique, mais... on n'en reste pas moins sur la réserve à l'égard d'une science aussi nouvelle et aussi pleine de dangers en puissance.

Champollion sait tout cela. Sa correspondance avec son frère est pleine de ces préoccupations. Il se sait guetté, il se sent menacé. Il n'a autour de lui, à part un petit groupe très restreint de fidèles, que des adversaires.

Peut-il, dans ces conditions, publier le papyrus de Turin? En le faisant, il va perdre les appuis grâce auxquels il travaille.

Le Roi de France, que le duc de Blacas a convaincu que Champollion, par ses études, ne pouvait porter aucune atteinte à la religion mais, au contraire, la servir contre les libres penseurs, ne pardonnerait pas «cette trahison». Le Pape Léon XII qui, malgré des avertissements discrets de son entourage, avait accordé sa protection à Champollion, que penserait-il? N'a-t-il pas remercié le duc de Montmorency-Laval, ambassadeur de France à Rome, pour l'envoi de Champollion en Italie? Il lui a déclaré «*qu'il tenait Champollion en très haute estime, parce qu'il avait abaissé et confondu l'orgueil de cette philosophie qui prétendait avoir découvert dans le zodiaque de Dendérah une écriture antérieure à celle des Écritures sacrées*»

Et c'est pourquoi Champollion hésite à publier le Papyrus des Rois. Il écrit à son frère Champollion-Figeac: «*Il convient de garder secrète cette découverte. Il faudra un jour publier ces listes avec des gants d'une certaine couleur.*»

En attendant, il se tait.

Ce ne fut qu'après sa mort, survenue en 1832, que les listes des Rois du Papyrus de Turin furent publiées. De son vivant, il n'osa sortir cette lumière de sous le boisseau. Le zodiaque de Dendérah s'était vengé.

C'est parce qu'il se tut et qu'il conserva ainsi la faveur du Roi de France, le soutien des ducs de Blacas, Doudeauville, de la Rochefoucault, qu'il put, après son exploration des collections égyptiennes d'Italie, effectuer son grand et unique voyage en Egypte, et y recueillir la prodigieuse moisson de documents et d'observations, qui compléta si remarquablement son œuvre.

Le silence que Champollion s'imposa alors lui permit de rattraper en partie l'erreur qu'avait été le refus par la France de la collection Drovetti. A force d'instances, de démarches, de supplications presque, Champollion finit par obtenir que le Roi approuvât l'achat de la collection Salt. Elle est encore aujourd'hui le cœur même de la splendide collection égyptienne du Musée du Louvre.

Mais, Champollion rendit aussi un autre service à l'égyptologie. Il évita de la faire apparaître dès sa naissance comme une arme contre la foi. Il permit ainsi à ses successeurs de travailler dans un climat relativement sain et tranquille, à l'abri de toute suspicion, mais, surtout, sa discrétion laissa aux

esprits le temps nécessaire pour réviser une opinion fausse sur la chronologie biblique.

Champollion se battait contre une ombre. Bien que communément reçu, l'âge du monde déterminé par la Bible n'était que la chronologie d'interprètes de la Bible beaucoup plus que la chronologie biblique. Petit à petit, on s'habitua à cette distinction, et tout le monde se rallia à la formule d'un des disciples de Champollion, Chabas. Ce dernier, fervent catholique, répondit à des pasteurs protestants qui lui reprochaient le titre d'un ouvrage «*Les Papyrus hiératiques de Berlin, récits d'il y a 4.000 ans*»:

«*Nous ne pouvons pas admettre que le Christianisme puisse avoir à souffrir du développement d'une science quelconque, et nous sommes fermement convaincus que la chronologie d'Egypte, à quelques degrés d'antiquités qu'elle nous transporte, prendra place dans la science moderne à côté de la connaissance des lois planétaires et des grandes périodes des formations de la terre, sans le moindre dommage pour la foi chrétienne.*»

C'est, aujourd'hui, la position adoptée par tous les exégètes. Personne ne songe plus à invoquer l'autorité de la Bible pour contester une découverte archéologique.

Ainsi fut dissipé un préjugé, source de trop longs malentendus. Ainsi également se trouve terminée, après un demi-siècle de combats, la fameuse querelle des zodiaques, cet aspect si curieux des débuts de l'égyptologie, que j'ai essayé de vous retracer.

GABRIEL DARDAUD.



L'Humanisme de Cheikh Mohamed Abdou

Conférence du

Dr. Osman Amin

Professeur de Philosophie à la Faculté des Lettres de l'Université Fouad 1er.

*donnée à la Maison de France, sous les auspices de la Société Anatole France,
le 23 février 1949*

Messieurs,
Mesdames,

Mohamed Abdou est l'une des figures les plus remarquables de l'histoire moderne de l'Islam; il est aussi le plus grand réformateur et sociologue égyptien. Mort en 1905, il a laissé de nombreux disciples et plusieurs ouvrages d'un réel intérêt et d'une valeur inestimable. On l'appelait communément et on continue à l'appeler du beau nom de «Al Ustaz Al Imam» (le Maître Guide). Et ce titre seul montre l'ascendant que le penseur égyptien avait sur ses contemporains. Cependant, il reste mal connu : d'une part, des passions d'écoles ou de partis ont, depuis bientôt un demi-siècle, déformé sa vraie personnalité; d'autre part, une connaissance superficielle de sa pensée a donné naissance à des interprétations erronées que tout dans l'œuvre du Maître se conjugue à démentir, comme tout dans sa vie tend à réfuter avec énergie.

Invité par mon ami Ahmad Rachad, président de la Société Anatole France en Egypte, à parler de cette belle et admirable conscience, je n'ai pas hésité à prêter mon concours à une œuvre qui a toute ma sym-



Dr. OSMAN AMIN

pathie et dont l'idéal mérite tous les encouragements. Certes, je n'ai pas la prétention de vous dépeindre, en un tour de cadran, Mohamed Abdou tout entier, de vous le présenter de la tête aux pieds; mais cette conférence aurait des chances de traduire mon modeste dessein si elle parvenait à jeter quelques clartés sur une figure qui demeure pour nous, ses adeptes, toujours vivante et toujours présente à nos yeux.

I.

Mohamed Abdou était un pur Egyptien. Appartenant à une race de fellahs qui culti-

ve depuis des millénaires la Vallée du Nil, il naquit en 1849 à Mahallat Nasr, petit village de la province de Béhéra. Il fit ses premières études à Tanta, à la Mosquée «Al Ahmadi», où il demeura trois ans sans manifester de penchant pour l'enseignement qu'on y prodiguait. Découragé par la conception scolaire de son temps, le jeune Abdou se serait sans doute détourné de l'école sans l'intervention bienfaisante d'un oncle, le Cheikh Darwiche Khadr. Ce sage sut éveiller en son neveu le sens et le goût du mys-

ticisme, et il resta pour lui jusqu'à la fin de sa vie un guide spirituel et un directeur de conscience.

«Tous mes soucis disparurent, écrit Mohamed Abdou, et je ne pensais plus qu'à me perfectionner dans la science et à améliorer ma conduite. Je n'avais personne pour me guider vers ce nouvel objet de mes désirs, sauf le Cheikh Darwiche Khadr qui venait de me libérer de la prison de l'ignorance en m'ouvrant les portes de la connaissance. Il avait brisé pour moi les chaînes qui nous lient lorsque nous répétons aveuglément tout ce qu'on nous dit, et m'avait ramené vers la vraie religion. Ce Cheikh fut pour moi la clef du bonheur, s'il y a pour moi du bonheur en ce bas monde. C'est lui qui me révéla mes dispositions naturelles que j'ignorais moi-même.»

Le grand événement de la jeunesse de Mohamed Abdou fut son entrée en 1866 à l'Université d'El-Azhar. Mais, il n'y passa que deux ans, sans tirer grand profit des cours qu'il écoutait. «On y surchargeait la mémoire des élèves d'un fatras de connaissances grammaticales très embrouillées et de subtilités théologiques faites pour rétrécir l'esprit et l'empêcher de se développer», fait observer le Dr. Mohamed Sabri.

Pendant son séjour à El-Azhar, Abdou traversa une crise religieuse. On le voyait alors se livrer à des exercices d'ascétisme et essayer même de s'isoler et de fuir le monde. Mais, il échappa à cette crise grâce aux conseils du même oncle Cheikh Darwiche. Toutefois, une grande personnalité allait exercer sur lui une influence profonde et lui montrer le chemin qu'il devait suivre: nous voulons parler de Gamal El-Dine El-Afghani. Cet homme remarquable était déjà, pour les peuples d'Orient, le champion de la libération religieuse et politique. Admirant son zèle et son beau talent, toute une jeunesse s'était groupée autour de lui au Caire, comme auparavant à Constantinople, il lui avait transmis généreusement son bagage de connaissances variées, communiqué une part de son esprit critique et inculqué quelque chose de son courage. Du courage, il en fallait, en effet, en ce temps-là, pour pouvoir s'exprimer librement. Dans le sombre état moral et intellectuel où se trouvaient alors les milieux azharistes, l'enseignement de Gamal El-Dine revêtait un vif éclat.

Voici en quels termes Ernest Renan parle de ce grand éducateur: «La liberté de sa pensée, son noble et loyal caractère me faisaient croire, pendant que je m'entretenais avec lui, que j'avais devant moi, à l'état de ressuscité,

quelqu'une de mes anciennes connaissances, Avicenne, Averroès, ou tel autre de ces grands infidèles qui ont représenté pendant cinq siècles les traditions de l'esprit humain.»

Nullle part ailleurs, cet homme extraordinaire n'a exercé une influence aussi profonde et aussi durable qu'en Egypte. Il est l'un des premiers artisans qui aient travaillé à développer l'esprit national dans notre pays. L'élite du Caire se rallie à lui, et, sous la direction spirituelle de ce maître d'un rare magnétisme, Mohamed Abdou se détourne définitivement des pratiques de l'ascétisme et prend goût à la vie active ainsi qu'à l'étude des sciences, telles que la philosophie, les mathématiques, la morale et la politique, lesquelles, naturellement, ne figuraient pas dans les programmes d'El-Azhar. Abdou tâche de se libérer du traditionalisme religieux, alors tout puissant. Le disciple a soif de science, de vérité, et rêve de justice et de bien. Il ne manque pas de manifester son enthousiasme pour Gamal El-Dine dans son premier ouvrage, *Rissalat Al-Wāridāt*, (Traité des inspirations mystiques) qui paraît en 1874.

A coup sûr, Mohamed Abdou doit à son maître un esprit nouveau dans la compréhension des œuvres arabes classiques. Il lui doit également le goût pour les écrits de l'Occident, traduits en arabe. Mais, ce que retient avant tout le disciple de l'enseignement de Gamal El-Dine, c'est l'éveil du sentiment national, l'amour de la liberté et les idées sur le régime constitutionnel. En même temps, Abdou s'intéresse vivement aux rapports politiques entre l'Orient et l'Occident, et il admet la nécessité d'une modification complète de la vie politique et sociale en Orient. En 1876, il commence à écrire dans les journaux des articles sur divers sujets de culture générale; on sent qu'il éprouve encore des difficultés à se dégager de la technique et de l'esprit en faveur alors dans les milieux azharistes.

En 1877, il obtient le diplôme de «Al-Ali-myia» qui lui confère le titre de «Alim» et le droit d'enseigner les diverses branches de la science islamique. Il gagne d'abord sa vie en qualité de professeur dans l'enseignement privé. Il donne ensuite à El-Azhar des cours de théologie, de logique et de morale. En 1879, il est nommé professeur d'histoire à l'École supérieure de «Dar Al-Uloum» et professeur de littérature à l'École des Langues. Il remplit ses nouvelles fonctions tout en poursuivant ses cours à El-Azhar.

En même temps, Mohamed Abdou se livre à l'activité journalistique que Gamal El-

Dine avait recommandée. L'on sait que c'est en Egypte que la presse arabe a eu, dès l'origine, son foyer principal. Au début du règne du Khédive Tewfik, Abdou entre au «Journal Officiel». Il en devient bientôt le rédacteur en chef, et, sous son impulsion, cette publication, transformée, connaît un éclat nouveau. C'est là que se manifestent l'orientation et l'effort vers la réforme religieuse et morale qui caractérise l'œuvre de Mohamed Abdou.

Puis, survient le coup d'Etat de 1879 qui cause la chute du cabinet Nubar Pacha et des autres ministres européens, première conséquence du mouvement nationaliste qui commence à se développer. Une autre conséquence plus grave est la réaction de l'armée égyptienne contre les officiers turco-circassiens. Elle dégénère en une révolte qui a pour résultat l'occupation de l'Egypte par les troupes britanniques en 1882.

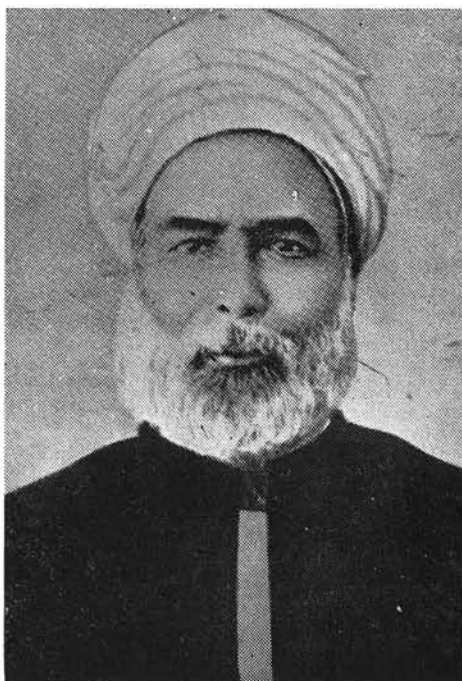
Après l'échec d'Arabi, Mohamed Abdou, accusé de complicité avec les révolutionnaires, est condamné à trois ans d'exil. Il se rend en Syrie en 1883. Son premier séjour dans ce pays n'est pas long: Gamal El-Dine, de retour des Indes, l'invite à le rejoindre à Paris. C'est au début de 1884 qu'Abdou s'embarque pour la France. A Paris, le maître et le disciple fondent une Société et une revue du nom d'«El Urwah El Wuska» (Le lien indissoluble), hebdomadaire politique consacré à la défense des Orientaux, notamment contre l'occupation de l'Egypte par l'Angleterre. «El Urwah» est le premier journal arabe qui ait paru en Europe, qui ait eu la conscience d'une telle mission et qui l'ait défendue avec énergie et éloquence.

A Paris, Mohamed Abdou travaille avec zèle à la rédaction de la revue dont le siège sert également de lieu de réunion pour toutes sortes d'Orientaux résidant en France: Hindous, Egyptiens, Syriens, Persans, Afghans. Ce premier séjour de Mohamed Abdou à Paris ne semble pas lui avoir permis de se familiariser avec la vie parisienne, ni même avec la langue française.

Au début de l'été de 1884, il part pour l'Angleterre comme délégué de sa revue. Son ami Wilfred Blunt lui fait un accueil chaleureux et lui apporte son aide précieuse en vue d'atteindre par la presse l'opinion anglaise et de l'intéresser à la cause égyptienne. Il le présente à un grand nombre d'hommes politiques anglais, entre autres Randolph Churchill, père de Winston Churchill. Mohamed Abdou retourne ensuite à Paris pour reprendre son travail. Mais, sa revue interdite dans les pays islamiques, grâce aux ma-

chinations déployées par les Anglais, voit son champ d'activité se restreindre, et elle cesse de paraître.

Mohamed Abdou regagne alors Beyrouth en 1885. Il est chargé d'enseigner à l'Ecole Sultanya. C'est là qu'il donne son fameux cours de théologie qui servira de base à son futur «Traité de l'Unité de Dieu» (*Rissalat El-Tawhid*). Mais il ne s'occupe pas seule-



CHEIKH MOHAMED ABDU

ment de l'enseignement. Il fonde, avec l'aide de quelques personnalités, une association ayant pour but le rapprochement des différentes religions. Cette nouvelle activité ayant été, semble-t-il, interprétée en Turquie dans un sens politique défavorable aux intérêts du Calife, le Sultan fait des démarches auprès du gouvernement britannique pour demander la grâce du cheikh égyptien et l'inviter à quitter la Syrie le plus vite possible.

C'est ainsi que Mohamed Abdou retourne en Egypte en 1888. On le nomme successivement juge aux tribunaux indigènes, puis conseiller à la Cour d'Appel. Il se met alors à apprendre le français. Il concentre ses efforts en vue du relèvement de l'Egypte par la diffusion de l'enseignement, par l'éducation morale et par l'adaptation des institutions socia-

les traditionnelles aux exigences de la vie contemporaine. Nommé membre du Conseil d'administration de l'Université d'El-Azhar, il déploie une grande activité afin de renouveler et de relever le niveau matériel, culturel et moral de cette vieille université islamique. Son influence à El-Azhar se fait rapidement sentir dans le sens libéral des doctrines qu'il professe. Il institue des cours de sciences laïques, comme l'histoire, la géographie, l'histoire naturelle, les mathématiques et la philosophie, — sciences qui n'étaient pas enseignées à l'Université musulmane. Nommé en 1899 Grand Mufti d'Égypte, Mohamed Abdou donne à ce poste religieux un éclat jusqu'alors inconnu. En cette qualité, il prend trois décisions (*Fatawa*) où se manifestent clairement sa tolérance à l'égard des autres confessions et son effort pour concilier les prescriptions de l'Islam avec les exigences des temps modernes. Au cours de la même année, il est nommé membre du Conseil législatif: cette nouvelle charge lui permet de mettre en évidence ses qualités d'orateur et de réformateur.

Mohamed Abdou est l'un des premiers fondateurs de la «Société Islamique de Bienfaisance», dont le but était de propager l'instruction et d'apporter une aide matérielle et morale aux classes pauvres. Il fonde également une «Société de la Renaissance des livres arabes», pour la publication des chefs-d'œuvre des auteurs classiques. D'autre part, il a travaillé à la réforme des tribunaux religieux (*mahâkim char'iya*). On connaît son rapport qui demeure une base pour la réforme de la procédure judiciaire dans les tribunaux de statut personnel.

Le Grand Mufti possédait une vive intelligence. Curieux de tout, il était au courant des principales productions des écrivains étrangers. Il avait des idées précises sur la conduite des hommes, et il savait donner un jugement sûr et clair sur les événements. Il compléta sa vaste culture par des voyages nombreux en Afrique et en Europe, et il se plaisait souvent à dire qu'il avait besoin de faire ces voyages pour «se renouveler lui-même»; il partageait en cela l'opinion de Michel de Montaigne.

Mohamed Abdou avait de nombreux amis orientaux et occidentaux. Il entretenait une correspondance avec certains penseurs européens, entre autres W.S. Blunt, Gustave Le Bon, Herbert Spencer, Tolstoï, etc... De savants orientalistes ne manquaient pas de venir en Égypte pour assister au cours d'exégèse que le Grand Mufti donnait à El-Azhar.

Il est juste de rappeler la part qu'il a prise dans la création de l'Université égyptienne, — part qu'on oublie trop souvent en Égypte. Toutefois, un homme politique français l'avait déjà remarqué dès 1911. «*Cheikh Abdou, écrit Germain Martin, avait conçu le dessein de faire naître en Égypte, à côté de l'impressionnante université religieuse d'El-Azhar, une université musulmane, où l'on enseignerait les sciences d'après les méthodes modernes. Ainsi la vieille civilisation arabe serait régénérée par l'apport ininterrompu des résultats acquis par les savants d'Occident dans les sciences, les lettres et les arts.*»

Mohamed Abdou s'éteignit le 11 juillet 1905, en pleine activité, sans avoir eu le temps ni les moyens d'accomplir tous ses projets de réforme. Sa mort fut un deuil public. Il repose au cimetière d'El-Afifi, au Caire.

II.

L'importance de la logique pour l'étude de la philosophie et de la théologie musulmanes est incontestable. Dans le développement de ces deux sciences, en particulier, la logique a joué un rôle important; elle a servi comme introduction, comme discipline préliminaire à toute spéculation; elle a fourni aux différentes sciences non seulement le vocabulaire, mais aussi la méthode et les critères d'évaluation.

La logique de Mohamed Abdou puise ses sources dans: a) La logique d'Aristote, telle qu'elle fut expliquée par Averroès. — b) La logique traditionnelle de l'école philosophique musulmane qui a eu pour grand représentant en logique Avicenne, dont l'influence sur la logique de Mohamed Abdou semble avoir été considérable. — c) Peut-être faut-il noter aussi — bien qu'à un degré moindre — les influences modernes de certains auteurs occidentaux, notamment des auteurs français.

Pour Mohamed Abdou, comme d'ailleurs pour El-Farabi et la plupart des philosophes musulmans, la philosophie est proprement la recherche du vrai et du bien, non seulement dans les croyances, mais aussi dans l'action et dans la conduite. Or, c'est précisément la logique qui est la science capable d'assurer à l'esprit humain le moyen d'atteindre la vérité et la certitude, c'est-à-dire cet état de l'esprit qui se croit en possession de la vérité. Mais, la certitude qu'on atteint au moyen de la logique n'est pas une certitude *subjective* qui dépendrait des circonstances particulières à telle ou telle personne, mais une certitude *objective*, puisqu'elle pourrait s'im-

poser par les mêmes raisons à n'importe quel esprit. D'accord avec El-Farabi, Mohamed Abdou considère les lois logiques comme des lois universelles, communes à tous les peuples. Instrument de recherche apte à nous faire atteindre la certitude, la logique a plus d'une utilité incontestable: c'est de signaler «*l'erreur de raisonnement et chez nous-mêmes et chez les autres*», ou, pour employer le langage de Port-Royal, de «*découvrir le défaut de certains arguments embarrassés*». Alors que pour Avicenne le but de la logique «*est de donner à l'homme une règle canonique dont l'observation le préserve de commettre l'erreur dans ses raisonnements*» et que la logique semble ainsi avoir une valeur négative, Mohamed Abdou assigne à cette science une tâche constructive des plus importantes: celle de la recherche et de la découverte de la vérité. Selon lui, on ne tire aucun profit de la logique — pas plus que de n'importe quelle autre science, — si l'on n'essaye pas de la mettre en pratique.

Notons un trait important qui caractérise l'attitude de Mohamed Abdou: aux yeux du philosophe égyptien, la logique et en général l'esprit scientifique doivent revêtir un caractère hautement moral. A maintes reprises, il a exprimé la conviction que, pour se libérer des préjugés, pour être à même de cultiver une science, pour pouvoir chercher le vrai et le bien, la force de l'intellect ne suffit point: il faut aussi et avant tout des qualités morales, principalement le courage, le goût de l'effort, la probité et l'amour de la vérité. Ici, le sentiment de Mohamed Abdou rappelle d'une manière curieuse les paroles de Spinoza dans son «*De emendatione intellectus*».

Une pensée qui vit dans les chaînes des habitudes et se développe dans l'esclavage du *Taklid*, dit Mohamed Abdou, est une pensée morte et sans valeur. La pensée n'existe réellement que lorsqu'elle est libre et indépendante, c'est-à-dire quand elle peut suivre sans entraves son cours naturel jusqu'au but qu'elle s'est proposé. Certes, il est utile d'avoir recours à l'expérience de nos devanciers. Toutefois, il ne faut pas accepter sans examen les traditions qu'ils nous ont transmises. Nous devons les soumettre à la réflexion et n'adopter que celles qui sont conformes à la raison. C'est ce libre examen, ce sens critique qui, selon cheikh Abdou, distingue l'animal raisonnable de l'animal tout court.

C'est par le courage, dit-il, que l'homme se libère de l'esclavage du *Taklid*, de toute mission aveugle à une autorité quelconque. Ceux dont le caractère moral est faible, ceux qui manquent d'audace et de fermeté, ne ti-

rent aucun bénéfice de l'étude de la logique; n'étant pas dignes de raisonner, ils ne seront jamais de vrais savants capables de formuler des jugements impartiaux et justes.

Mais chez Mohamed Abdou, le courage, pas plus que la liberté, ne signifient anarchie ou arbitraire. Le courage est, en réalité, de deux catégories: a) L'une est négative, et consiste à briser les chaînes du *Taklid*, du conformisme, de l'imitation aveugle et de la routine. — b) L'autre est positive, et consiste à poser d'autres principes, ceux du bon sens et de la saine raison; c'est-à-dire à se soumettre aux règles de la logique.

A tout bien considérer, l'humanisme de Mohamed Abdou, en logique, peut se définir de la manière suivante: un rationalisme profondément imprégné d'éléments d'ordre moral.



En tant que sociologue, Mohamed Abdou reproche aux hommes éclairés de ne rien tenter en vue de la réforme d'une société dont ils reconnaissent les défauts. Ils s'en remettent entièrement à leur gouvernement. Aussi, cheikh Abdou exhorte-t-il ses compatriotes à prendre l'initiative de ces réformes, à coordonner leurs efforts et à unir leurs volontés. Les riches doivent mettre leur fortune au service des entreprises nationales. Il est nécessaire que la solidarité se manifeste tant dans les œuvres spirituelles que dans les œuvres matérielles.

Les Egyptiens, déclare-t-il, ont également mal compris la signification de l'obéissance à l'autorité. Ils ont tout laissé aux soins du gouvernement, affaires administratives aussi bien que politiques, croyant ne devoir contribuer, pour leur part, qu'au paiement des impôts. Lorsqu'on voit à quel point des parents sont affligés de voir leurs fils partir pour faire leur service militaire et les efforts qu'ils déploient en vue de les en exempter, on se rend compte de la conception absurde que se font de l'Etat de tels citoyens. On constate, également, que leur confiance dans les autorités est telle qu'ils les croient capables de tout faire sans eux. Cette confiance excessive aboutit à un abandon dangereux: les Orientaux se désintéressent complètement des affaires publiques et méconnaissent les vertus civiques.

Le réformateur, dont l'esprit est essentiellement moral, n'a pas cessé de critiquer les idées préconçues et les fausses croyances d'une société où, selon lui, la religion est aussi mal interprétée que mal comprise, où les

passions sont déchaînées, où rien n'incite les hommes au travail sinon le désir de paraître, la soif des honneurs et le besoin de subvenir à leur subsistance, où l'on s'attache à la gloire usurpée, où tout un chacun voudrait être loué de ce qu'il n'a pas fait et où, pour se faire valoir, les incapables vont dénigrant les compétents.

Ceux qui désirent réellement le bien de la patrie, écrit-il, doivent porter toute leur attention à l'éducation, car c'est en réformant celle-ci qu'on pourra réaliser les autres réformes. Ceux qui s'imaginent qu'en transplantant simplement dans notre pays les idées et les coutumes des nations européennes, nous atteindrons leur degré de civilisation, ceux-là se trompent lourdement. Ils prennent pour point de départ ce qui, en réalité, est le terme d'une longue évolution, car, les grands États de l'Europe ne sont arrivés à leur maturité actuelle qu'au prix de longs efforts, de souffrances et de sacrifices énormes.

Comme on le voit, en sociologie également, l'humanisme de Mohamed Abdou est nourri d'éléments d'ordre moral.



Mohamed Abdou avait sur l'humanité une vue à peu près semblable à celle de Socrate et des Stoïciens dans l'antiquité, et à celle de Rousseau dans les temps modernes. Il croyait que l'homme n'est pas méchant, qu'il a du penchant pour le bien et la paix. *«Comment en serait-il autrement alors que Dieu lui a donné une nature supérieure à celle des animaux et l'a doté de la raison par laquelle il s'est rendu maître du monde terrestre et a pu entrevoir le secret du monde céleste. Puis, Dieu n'a pas fait que le mal soit pour notre âme plus désirable que le bien. Le bien est si inné dans la nature de l'homme qu'il n'a besoin que d'un simple avertissement ou d'un rappel pour réaliser ce bien en fait.»*

Pour affirmer cet instinct du bien chez l'homme, Mohamed Abdou va jusqu'à professer ce même universalisme humain des Stoïciens, universalisme qui vise à établir une communauté entre les hommes, malgré la diversité des pays, des religions, des langues et des races. Étant égaux par la raison et par l'origine, dit-il, ils tendent à s'associer, à s'unir, à vivre en bon accord et à constituer une seule famille. Cet état de choses a influencé tellement la majorité des hommes raisonnables, ajoute-t-il, qu'ils ont tâché de servir l'humanité sans s'attacher fanatiquement à une race, à une religion ou à une doctrine.

Par ses conceptions pleines d'un profond esprit d'humanité, cheikh Abdou a condamné, par avance, le racisme, le nazisme, le fascisme et autres théories, source de maintes crises du monde moderne. Ainsi peut-il être considéré comme le précurseur des grands démocrates fondateurs de la Société des Nations et de l'Organisation des Nations-Unies.



En 1902, Mohamed Abdou engage une polémique avec Gabriel Hanotaux, alors ministre des Affaires Étrangères, à la suite de la publication par ce dernier d'un article intitulé: «Face à l'Islam et à la question musulmane». Le Grand Mufti démontre à l'historien français combien fausse est l'idée qu'on se fait en France de l'Islam. Dans une autre polémique à propos d'Averroès, cheikh Abdou prend la défense d'une thèse qui lui est chère, à savoir que le fatalisme que l'on reproche à l'Islam n'est que la déformation de la religion musulmane, — déformation due à la méconnaissance des principes mêmes de cette religion.

Il est nécessaire de revenir aux sources, de dégager le Coran du fatras des commentaires tendancieux qui l'altèrent et des superstitions qui le défigurent. En cela, Mohamed Abdou s'apparente à Calvin. Il lui faut briser bien des résistances avouées ou sournoises pour faire triompher son point de vue. Dans ce combat, il montre une clairvoyance, une sagacité et une pénétration d'esprit qui n'ont d'égaux que sa grandeur d'âme, sa tolérance et sa bonté.

Mohamed Abdou a bien compris que la réflexion philosophique ne peut pas demeurer toujours spéculative ou contemplative. Pour donner de l'être une pleine conscience et une authentique possession, elle doit nous engager à participer aux activités du monde, nous commander à prendre toutes nos responsabilités, — et non nous inciter à chercher dans la méditation solitaire une sorte de refuge.

La tâche que s'est proposée ce grand réformateur peut se résumer dans son appel à comprendre l'Islam véritable, c'est-à-dire débarrassé des déformations et des superstitions, à acquérir le courage de penser et de voir les choses telles qu'elles sont, à réaliser la liberté de l'esprit en rejetant les préjugés et les idées préconçues, à maintenir l'intelligence loin des passions et à ne la soumettre qu'à la vérité; enfin, à faire une distinction entre le droit d'obéissance que le gouverne-

ment a sur le peuple et le droit de justice que le peuple a sur le gouvernement.

L'influence de Mohamed Abdou est bien évidente chez nous. Plus que personne, il a contribué à modifier le milieu social, la mentalité et la vie spirituelle en Egypte. Un observateur impartial ne manquera pas de constater que nos meilleurs penseurs, de Kassim Amin, Saad Zaghloul, à Loutfi El-Sayed, Taha Hussein, Heykal et El-Akkad, se sont nourris de ses idées et se sont imprégnés de son œuvre. Même hors d'Egypte, la doctrine de Mohamed Abdou ne cesse d'exercer une influence de plus en plus profonde, et son action réformatrice se fait constamment sentir dans les domaines de la religion, de la morale et de l'éducation.

Par le rayonnement de son enseignement, Mohamed Abdou est l'un de ceux qui ont placé bien haut les valeurs spirituelles et humaines. Il a affirmé, devant les manifestations de la force, les droits et les exigences

de la conscience morale. Par sa constante préoccupation de ne point séparer la pensée de l'action, ni la science de la religion, il a ramené la philosophie à ses meilleures traditions et ouvert devant elle en Orient des perspectives larges et fructueuses.

Si l'on ajoute à sa contribution personnelle à la pensée humaniste en général, sa part dans la réforme de la société, son inspiration faite de l'amour du vrai et du bien, de compassion pour l'humanité souffrante, l'on conviendra que Mohamed Abdou mérite d'être proposé comme modèle, comme guide et que son œuvre est digne d'être méditée par nos jeunes générations et placée aux côtés des œuvres des grands penseurs universels. Il n'y a pas de doute que cet excellent réformateur peut inspirer et soutenir efficacement la jeunesse dans le vaste travail de reconstruction du monde auquel elle est appelée à participer.

Dr. OSMAN AMIN.



L'Expressionnisme

Conférence de

Mme. Hilde Zaloscer

Docteur ès-lettres

Faite à Alexandrie, à l'«Atelier», le 4 février 1949

Mesdames,
Messieurs,

En 1910, une douzaine de jeunes artistes se réunirent à Berlin et fondèrent un mouvement artistique, qu'ils nommèrent, en opposition consciente et radicale à l'Impressionnisme: l'«Expressionnisme». Parmi eux, nous rencontrons, à part Franz Marc, Emil Nolde, Munch et Kirchner, des noms qui devinrent, entretemps, connus: Paul Klee, Kandinsky, Modigliani, Chagall, Picasso et Kokoschka. Pour fixer son programme, le nouveau mouvement aura un organe: «Die Brücke» (Le Pont). Or, quel était ce programme, quelles étaient les visées de ces jeunes révolutionnaires?

Permettez-moi de prendre un petit détour. Le problème de chaque œuvre d'art porte, comme vous le savez, sur deux aspects différents: d'un côté, le problème de la forme et de la technique, c'est-à-dire le côté sensoriel; et, d'autre part, le problème du contenu spirituel, qui n'est pas nécessairement et seulement le sujet, mais qui, au lieu d'appeler à nos sens par la couleur, le dessin, le volume, s'adresse à notre esprit et à notre intelligence. Il est évident que ces deux ordres de valeurs ne s'excluent pas; elles coexistent en général, bien que, d'ordinaire, c'est une de ces valeurs qui porte l'accent au détriment de l'autre. On pourrait dire, en simplifiant en quelque sorte l'énoncé du pro-



Mme HILDE ZALOSGER

blème, que l'évolution de l'art se fait par un perpétuel oscillement entre ces deux pôles.

Or, vous n'ignorez pas que tout l'intérêt des artistes du XIXe siècle, en commençant par le naturalisme pour finir avec l'impressionnisme, portait sur la recherche de la forme. Il s'agissait de capter, à l'aide du chromoluminarisme, l'apparence extérieure de ce monde, de donner une perfection — depuis lors inégalée — à l'enveloppe, à la surface des objets qui nous entourent. Une copie fidèle de la nature, sans intervention de l'émotion — voilà le programme. L'artiste était censé être un organe parfait qui enregistrerait ce que la rétine per-

cevait. Dois-je vous rappeler que, par coïncidence — mais, y a-t-il des coïncidences dans l'histoire? — Daguerre venait de faire sa retentissante invention de la photographie.

L'impressionnisme culminera dans la formule: «L'Art pour l'Art». Partant d'un point de vue entièrement matérialiste, et se suffisant dans une délectation des sens, cet art ne se justifiait que par l'attitude spirituelle de son époque. Mais, un style n'est pas seulement un problème esthétique, il est aussi un problème psychologique et sociologique. D'un côté l'élargissement des sciences positives et historiques, d'autre part, les grandes inventions et découvertes, et finalement le développement des grands empires coloniaux, bercent l'Europe dans un rêve de bien-être et

de prospérité, toujours grandissant, accompagné d'un positivisme et d'un idéalisme évolutifs. L'homme marche vers sa perfection, grâce à ses connaissances, grâce à sa raison et à son intelligence.

Cependant, vers la fin du XIX^{ème} siècle, cet état d'esprit sera rongé, et ce sont précisément les hommes de science qui firent les premières brèches. Les connaissances de plus en plus élargies dans les domaines de l'anthropologie, de la sociologie, de l'histoire des religions, de l'histoire des arts, mèneront vers un scepticisme et un relativisme que nous rencontrerons, vers la fin du siècle, chez les philosophes. Petit à petit, les piliers intellectuels et philosophiques du XIX^{ème} siècle seront ébranlés. La mégalomanie européenne — comme j'aimerais l'appeler — avec sa table de mesure, sa foi absolue en sa culture, sera secouée par le fait même que la science découvre d'autres cultures, d'autres morales, d'autres valeurs spirituelles, nullement inférieures, parmi lesquelles les nôtres figurent comme «paris inter pares». Ainsi, un relativisme lourd de conséquences se dessine dans les domaines de la philosophie; il trouvera son héraut pathétique en Nietzsche. Renversant les valeurs établies au-delà du bien et du mal, il ne connaît aucune valeur absolue et stable que celle de la force vitale, la force dynamique de l'homme. Antirationnaliste, antimatérialiste, sa philosophie est foncièrement subjective et émotive. De l'autre côté du continent, Dostoïevski lui tend la main, et, dans une union où chacun des deux appelle l'autre son maître, ils scrutent les abîmes de l'âme humaine; et ce que l'idéalisme un peu hypocrite de l'époque victorienne dans toute l'Europe, avait rêvé croule avec les découvertes de ces grands psychologues. Entretemps, Freud apporte sa contribution décisive qui détrône l'homme et le montre prisonnier de ses instincts aveugles, de ses penchants meurtriers et amoureux, auxquels il ne peut échapper. Strindberg et Wedekind découvrent le mystère du sexe et avec lui le drame éternel de l'amour. Pour Kierkegaard — encore un philosophe de l'époque — l'unique salut pour échapper au tragique de la condition humaine est le refuge dans la mystique religieuse, tandis que, pour Kafka, il n'y a pas de salut. Ainsi, l'optimisme évolutif, l'état euphorique cèdent à un sentiment d'insécurité et de malaise. Un scepticisme radical remplace la foi naïve, et le XIX^{ème} siècle se termine par une désillusion.

On est arrivé à comprendre que la raison n'était pas l'unique force qui guidait l'homme; on avait beau établir des programmes évolutifs, politiques, pédagogiques, on avait

beau tout prévoir et tout calculer, il y avait toujours une faute dans le résultat final. Car — et cela sera la grande découverte du nouveau siècle, celle que Nietzsche, Bergson, Freud, Dostoïevski sentirent obscurément, tout en lui donnant les noms les plus divers — l'homme obéit à une autre force: à son démon, comme l'appelle Dostoïevski, à son subconscient, à son élan vital, à la force dyonisiaque existant en lui. Ainsi, à la raison, s'oppose un monde entier de forces obscures, antirationnelles et antiraisonnables, le monde des instincts. Je ne vous nommerai pas tous ces poètes qui, vers le début du siècle, se sont penchés sur l'abîme de leur propre âme, effrayés et en même temps terriblement attirés par le spectacle infernal, par l'aventure du moi propre. Ainsi, au monde stable du XIX^{ème} siècle, à ses problèmes sociaux et humains, s'opposent des recherches métaphysiques. Tous les mystères de la vie de l'homme sont repris, l'homme en lui-même est le problème essentiel.

Excusez cette longue parenthèse, mais ce sont précisément ces philosophes et ces savants, avec leurs découvertes, qui serviront de base au mouvement artistique qui s'appellera Expressionnisme; ils seront les précurseurs directs du mouvement, et si l'expressionnisme sera, en définitive, l'expression de la génération d'après 1914, ces philosophes auront, comme un instrument hypersensible, pressenti la débâcle universelle que déclenchera le premier coup de canon, et, comme cela arrive si souvent dans l'histoire, la catastrophe spirituelle aura devancé la catastrophe politique. En effet, le mouvement artistique «expressionnisme» est avant tout une philosophie, une attitude spirituelle, une *Weltanschauung*, elle est une *expérience tragique vécue*.

Contrairement à l'impressionnisme, c'est le contenu spirituel qui l'emporte sur les valeurs picturales et visuelles. Si l'impressionnisme avait pensé résoudre le problème pictural en poussant l'observation de la nature jusqu'à son ultime degré pour rendre la réalité à l'aide de recherches scientifiques: la vérité absolue de la réalité, — l'expressionnisme s'y oppose catégoriquement.

Il ne cherchera pas à rendre l'apparence objective des choses et des hommes — car dans son système philosophique, il n'y a plus de valeurs objectives. C'est une illusion, basée sur la philosophie matérialiste et fautive du siècle précédent: tout ce qui existe, n'existe qu'à travers la propre âme, par la volonté, par le dynamisme. L'unique réalité, c'est cette force créatrice dans l'homme, cette for-

ce obscure et terrible par laquelle il participe à la nature même et par laquelle il est une partie d'elle-même. L'ancien dualisme disparaît, l'homme et la nature se fondent dans un grand rythme commun. Cet art subjectif et violent trouve donc un chemin vers le mysticisme, par cette fusion, cette unité avec l'univers. Aux paysages délicats de l'impressionnisme, il oppose des visions grandioses de la nature, dont le grand rythme englobe l'homme.

Mais, il n'y a pas seulement ce subjectivisme, cette union mystique, il y a la grande désillusion du paradis perdu, de l'homme détrôné, le désespoir dans cette rue sans issue, il y a aussi la révolte, la révolte pathétique et désespérée. Puisque rien n'est stable, puisque nous sommes à la merci du démon, crions, hurlons notre désespoir, notre révolte, protestons, même si notre protestation est vaine! Le progrès, quel idéal dérisoire! Ainsi nous retrouverons, dans le programme expressionniste, un côté profondément pessimiste et pathétique.

Voilà donc les deux composantes majeures de l'expressionnisme: un pessimisme intégral et pathétique en même temps qu'une mystique universelle, une union avec la nature grâce à la force vitale, l'instinct, la volonté dyonisiaque dans l'homme même.

Vous voyez, jusqu'à présent, tout en parlant d'un mouvement artistique, je n'ai pas encore abordé la question des valeurs picturales, mais j'ai uniquement essayé d'exposer devant vous un credo philosophique, une attitude spirituelle. En effet, la plupart de ces peintres et sculpteurs sont aussi des poètes et des écrivains. Puisqu'il s'agit avant tout d'exprimer un état d'âme, une position philosophique, le moyen est, pour ainsi dire, secondaire, et nous constatons, à l'époque de l'expressionnisme, une fluctuation entre les domaines artistique et philosophique. C'est-à-dire que les limites rigoureuses établies par les théoriciens du classicisme cèdent, et qu'un interchange a lieu entre les différentes branches de l'art. Chagall a écrit sa nostalgie et ses rêves d'une enfance perdue aussi bien dans ses tableaux, qui sont des poèmes, que dans ses contes, qui semblent des tableaux. Kokoschka crie sa révolte dans des drames de grande intensité, avec cette même fougue que nous trouvons dans ses toiles (Oh Ewigkeit, Du Götterwort, Der gefesselte Columbus, etc.) Paul Klee s'exprime avec la même sensibilité, la même délicatesse en musique, Franz Marc a été poète comme Kandinsky, etc.

Permettez-moi d'ouvrir une nouvelle parenthèse. Vous avez vous-même reconnu que, par ses traits essentiels, l'expressionnisme est

une attitude romantique. Par son subjectivisme, par son dynamisme et surtout par son retour à la nature, dans laquelle l'homme se fonde et à laquelle il participe, par ses mêmes instincts aveugles et omnipotents, l'expressionnisme s'avère être une sœur aînée du romantisme, surtout du romantisme allemand. Il n'y a qu'un trait qui distingue ces deux mouvements, c'est le pessimisme dont l'expressionnisme s'est enrichi, tandis que, dans le romantisme du XIX^{ème} siècle, l'optimisme et l'idéalisme prévalent. Et ce qui est intéressant, c'est que, dans les deux mouvements, nous retrouvons ces fluctuations et ces interchanges entre les branches artistiques, cette même attitude mystique et religieuse qui fait que les artistes sont, en quelque sorte, des prophètes et des illuminés, mais qui s'expriment de différentes façons.

Wagner, le plus grand romantique, rêve l'œuvre universelle dans laquelle la musique, la poésie et le drame se fondent. Le «Festspielhaus» à Bayreuth, construit pour célébrer ses œuvres — j'emploie ce mot très intentionnellement — sera plus un temple qu'un opéra. En effet, par son programme philosophique, par toute son attitude, l'art de l'expressionnisme retrouve le contact avec la religion, un contact qu'il avait perdu depuis longtemps. L'art reprend ses anciennes attaches avec la philosophie et avec le mythe. Il ne s'agit plus ni d'un «festin pour les yeux», ni d'un «art pour l'art», il ne s'agit plus d'organiser un tableau, mais de rendre sensibles les forces dans l'univers. Aucune tractation picturale, aucune recherche technique, ni de composition, ni de perspective, — tout cela est remplacé par l'intuition créatrice, cette force inconnue. Il y a une page inspirée de Nietzsche dans laquelle il décrit cet état de grâce, cette inspiration créatrice «qui vous possède et sous l'emprise de laquelle, aveuglément, mais avec la sûreté d'un somnambule, l'œuvre se crée.» «Sans arrêt et sans hésitation aucune». — C'est par l'acceptation de cette force mystérieuse et pour ainsi dire archaïque ainsi que par la redécouverte du monde des instincts et du subconscient que s'explique l'intérêt qu'a eu cette époque pour les arts primitifs, l'art des enfants et l'art des déments. Dans ces créations, l'expressionnisme retrouve précisément cette qualité antirationaliste, un art dont l'unique source est un sentiment obscur, une angoisse, un désir. Dans ces créations naïves et spontanées, se manifeste un sentiment pur et non pas un programme raisonné. C'est à cela aussi qu'est dû l'envoûtement qu'a produit sur cette génération l'œuvre du douanier Rousseau et de Louise Seraphine — trop négligée. Non pas que ces

deux artistes soient expressionnistes, mais, par leur peinture purement émotive et non cérébrale, ils s'apparentent à eux.

Cependant, quelles sont les valeurs picturales de l'expressionnisme, par quels moyens picturaux sont-ils parvenus à rendre visible leur position philosophique?

Tout d'abord, étant une opposition radi-

trait aux valeurs artistiques, *c'est la réintégration de la ligne et de la couleur autonome.*

Je m'explique. L'impressionnisme ne connaît pas la ligne, comme ne la connaît point la nature même, puisqu'aucun trait noir ne contourne les objets. Les couleurs seules limitent les objets entre eux. Or, le moyen artistique le plus important, le trait le plus sail-

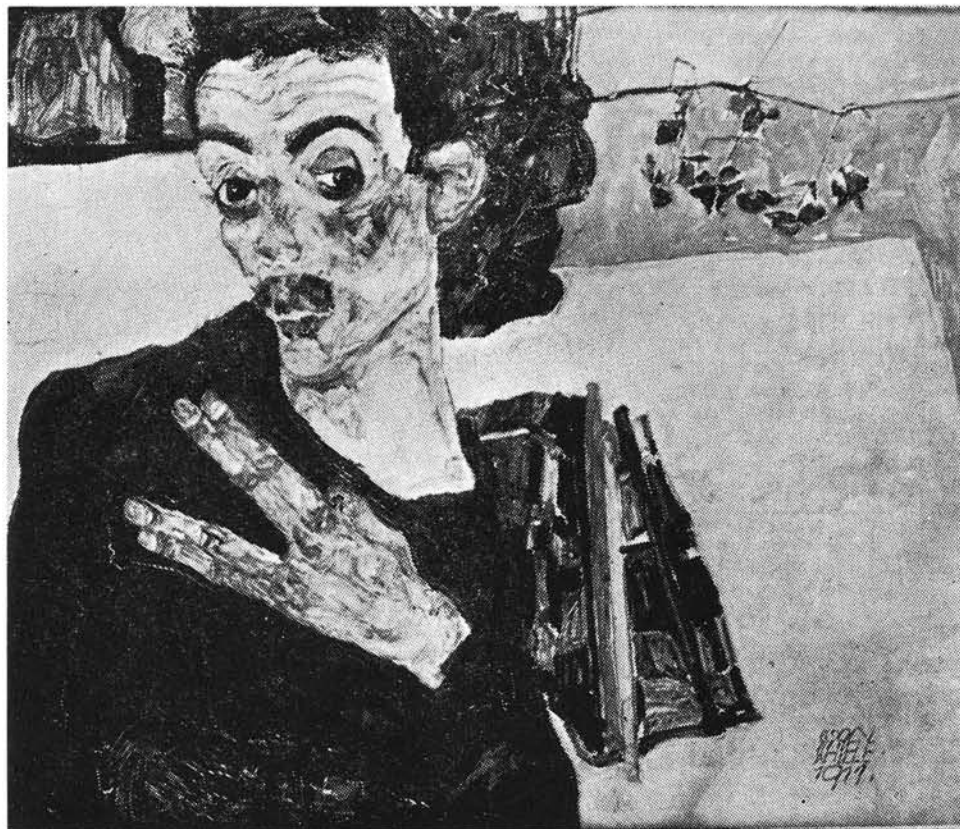


Fig. 1.- EGON SCHIELE : Autoportrait.

cale à l'impressionnisme — et tout mouvement est opposé à son précurseur — il nie le naturalisme comme conséquence du matérialisme. Il refuse la description paisible de la nature, comme il refuse aussi la jouissance des nerfs, la délectation à laquelle cet art raffiné vise. Ici, nous voyons se manifester un basculement social, car cette révolte ne s'adresse pas en dernier lieu contre l'art de la bourgeoisie arrivée au sommet de son évolution. Contre cet esprit décadent, se dresse un mouvement révolutionnaire — qui commence donc par la négation des principes du précédent.

Mais, ce qui est plus important, et qui a

lant de l'expressionnisme sera la redécouverte de la ligne (et vous voyez que, là aussi, ce mouvement s'oppose à celui de l'impressionnisme) — mais d'une ligne toute spéciale, car il ne s'agit ni de la ligne-silhouette, ni de la ligne descriptive de l'art classique, ni de la ligne décorative des «Nabis», mais d'un trait volontaire, d'un trait vivant, chargé du dynamisme, du sang, du tempérament de son créateur. C'est une ligne qui ondule, qui se cabre, qui bondit, qui rampe, enfin une ligne qui a toutes les qualités d'un organisme vivant. Une rue est un serpent, un arbre, une flamme qui monte; tout est animé par ce contour nerveux et autonome. Voyez,

par exemple, la ligne de Van Gogh, qui, malgré de vagues rapports avec les peintres impressionnistes, introduira le premier cette ligne tourmentée et nerveuse dans la peinture moderne, et que, à juste raison, les expressionnistes revendiquent comme un des leurs. Tout est animé, tout vit d'une sève et frémit dans le même élan vital. C'est donc cette ligne dynamique qui est le trait le plus caractéristique et où s'accuse la coupure la plus radicale avec l'époque précédente. Il serait intéressant de révéler une loi historique qui se manifeste: il s'agit de la parenté de la ligne en tant que moyen d'expression artistique et de l'attitude spirituelle de son époque. En effet, nous pouvons constater, que, chaque fois que l'histoire de l'humanité passe par une phase de mysticisme, de romantisme pathétique et extatique, son art — expression visible de cette attitude — a recours à la ligne comme moyen exclusif. Le volume, trop proche de la réalité, l'espace ordonné de même, ne se prêtent pas à exprimer des pensées abstraites, l'accent porte donc sur la ligne, qui devient valeur autonome et prend ce caractère dynamique et tourmenté. Le onzième siècle, autant dans ses

enluminures que dans sa statuaire, le treizième, le dix-septième siècle, ce dernier, grand soubresaut du mysticisme catholique — toutes ces époques pleines d'angoisse s'emparent de la ligne pour s'exprimer. Je dirais plus: la ligne d'un côté, et la musique de l'autre.

A côté de la ligne, la couleur aussi se libérera de la valeur descriptive qu'elle avait acquise au temps de l'impressionnisme, et devient une valeur indépendante et autonome. La gamme irisante des couleurs décomposées par la lumière solaire de l'impressionnisme cède à une gamme passionnée, forte et tellement pathétique. Elle choque parfois — mais ce qu'elle veut exprimer est choquant! Nous connaissons cette faculté de la couleur de provoquer des sentiments, de produire des émotions — par elle-même, indépendamment de ce qu'elle représente. De cette qualité, les expressionnistes useront largement.

Les œuvres expriment donc cette angoisse par le moyen de la ligne et de la couleur. *Egon Schiele* — le plus représentatif de la génération expressionniste, mort en 1918, nous montre dans son auto-portrait (Fig. 1) une vision hallucinante de l'homme devant le mystère. Un désaxement volontaire, une compo-



Fig. 2.- KOKOSCHKA : Lyon.



Fig. 3.- FRANZ MARC : Chevaux.

sition qui cherche le déséquilibre, des contrastes coloristiques, et ce contour qui embrasse et ramasse les parties, la disposition, tout cela ne cherche pas à nous donner une sensation de sérénité et de bien-être — tout au contraire: tout est révolte, tout est désordre.

Oskar Kokoschka (Fig. 2), le plus connu aujourd'hui, nous donne ici la vision d'une grande ville; ce ne sont pourtant pas ses œuvres des dernières années qui sont les plus représentatives, mais bien celles qu'il peindra à son retour de la guerre, avec les visions nauséabondes de quelqu'un qui a vécu dans les putréfactions de la tranchée.

Franz Marc embrasse ses «chevaux accroupis» (fig. 3) dans un grand rythme. Il passe outre à la forme naturaliste, mais, par de grands courbes, enferme les créatures dans le courant cosmique dont elles font partie. La destruction de l'enveloppe extérieure a un but, c'est celui de trouver derrière elle une autre et véritable réalité. Car Marc et avec lui les autres expressionnistes sont profondément imbus de l'existence d'un monde supérieur et invisible et, avec l'aide de ces images déformées par des symboles et non par l'image objective des choses, ils essaient de rendre le mystère qui les baigne. Ainsi la déformation expressionniste, qui a fait couler tant d'encre, s'explique: on s'éloigne consciemment et de plus en plus de la trivialité, de l'empirisme, pour revenir au mystère.

Edgard Munch, Scandinave comme *Strind-*

berg, dont il a été l'ami intime, *James Ensor* et *Permeke* seront obsédés par les forces obscures des instincts, des démons moyen âgeux de leurs propres âmes. Le tableau de *Munch*, «La jalousie» (fig. 4), ne rend pas cette scène de jalousie par le côté anecdotique, mais par un sentiment sourd et terrible, une hantise. L'immense tête aux yeux hagards, à gauche et, à droite, sans proportions, sans perspective, le couple qui s'enlace; est-ce une image sortie de l'imagination, un cauchemar, une réalité? C'est précisément cette incertitude, plus forte que toute réalité qui rend l'obsession si atroce. À quoi s'ajoutent une asymétrie voulue, un déséquilibre dans la composition, qui provoque un malaise, qui souligne la hantise de la vision. Ajoutez à cela ces concours serpentants, irréels, pour avoir une atmosphère de crime et de désespoir.

Chagall, exilé à Paris, n'oubliera jamais le village russe de sa jeunesse. Dans des contes, dans des tableaux, il nous donne ses souvenirs. Ce n'est pas la description de son village, mais des bribes de souvenirs détachées, telles qu'elles se présentent dans ses rêves. Le clocher que l'enfant a senti autrement que les adultes, la maison natale avec son enclos, le jour du marché quand le père partait à la foire avec la vache enceinte (fig. 5) et dont vous voyez le veau en transparence — le char qui vole, car la ligne du sol n'est pas indiquée — éléments imaginaires de rêves — c'est ainsi que se traduit, par un procédé

poétique et lyrique, la nostalgie de l'enfant du paradis perdu.

Et, pour terminer, j'aimerais vous montrer deux portraits pour les opposer et pour faire ressortir la différence entre l'attitude du XIX^{ème} siècle et celle du XX^{ème}. Un portrait de Cézanne (fig. 6) et un autre de Kokoschka (fig. 7). Omettons les valeurs pic-

ce que vous venez d'entendre, il ressort que l'expressionnisme n'a pas donné naissance à un style pictural déterminé. Ce qu'unissent ses œuvres, ce n'est pas une technique — comme dans l'impressionnisme — mais une attitude spirituelle commune, la position de l'individu face au monde. Celle-ci, par contre, est bien définie. Elle est antirationaliste, elle



Fig. 4.- E. MUNCH : Jalousie.

turales, et regardons pour un moment l'homme seulement. Chez Cézanne, des yeux qui vous fixent et qui vous tiennent par leur regard sûr et observateur, un front surtout, comme en pierre, fort, bombé, derrière lequel vous sentez la fermeté du crâne. Quant au portrait de Kokoschka, c'est un homme affaissé, comme si le support de sa colonne vertébrale avait cédé, un regard tragique où règne le doute, le drame de l'incertitude; des mains avec les doigts noués comme dans un spasme, mais d'où la force a disparu.

Ainsi nous pouvons conclure. De tout

est dynamique et surtout profondément pessimiste. Elle est pleine de mépris pour une description amoureuse de la nature, peinte pour le délice d'une société raffinée. Ses œuvres sont fougueuses et révoltées. Mais c'est, avant tout, le côté mystérieux de ce monde qui l'attire, la magie, l'envoûtement et le drame intérieur de l'homme.

Cependant, comme sa technique n'avait pas été fixée dans des tracts picturaux — l'intuition devait les remplacer — nous avons pu constater des différences de style. Il va de la simple déformation picturale jusqu'à une peinture abstraite. Mais, à coup sûr, l'expres-

sionnisme abandonne la description objective et sereine. C'est par ce fait que nous devons voir, dans l'expressionnisme, la base même, le point de départ de la peinture contemporaine. Au cours des années qui suivront, différentes écoles se formeront; chacune d'elles trouvera un élément particulier qu'elle développera et dont elle fera la pierre de touche: la recherche du mystérieux dans les formes quotidiennes et nous avons le *surréalisme*; — les éléments du subconscient et du rêve, et vous avez la peinture *onirique*. La

avant tout. Bien autrement, l'éternelle angoisse était l'héritage des hommes du Nord. Les expressionnistes viennent de tous ces pays où ni l'impressionnisme d'un Claude Monnet, ni le cubisme cérébral de Braque ne se sont acclimatés. Au lieu d'accorder dans leurs toiles les reflets de l'heure, de la saison et du climat, ils y transposent une image de leur monde transfiguré. L'expressionnisme, en tant qu'attitude spirituelle, a donc toujours existé chez les peuples du Nord. Il a souvent été endigué, recouvert par une forme



Fig. 5.- MARG CHAGALL.

France, toujours portée vers l'ordre et le style, en dérivera une recherche de forme dans le Cubisme; mais, ne l'oublions pas, il fallait d'abord la destruction de la forme, le morcellement de l'objet — et Picasso, avant d'avoir été cubiste, avait été un des premiers expressionnistes. Il avait été parmi les fondateurs du mouvement.

Par son contenu et par ses disciples, ainsi que par le lieu de sa naissance, l'expressionnisme est un mouvement nordique. Il en a toutes les caractéristiques, il est l'illustration parfaite de cette attitude propre à des hommes tourmentés et chaotiques, déchirés et prophétiques, comme nous les trouvons parmi les Slaves, les Nordiques et les Juifs. C'est parmi eux que se recrutent les plus grands et les plus importants expressionnistes. Car, il y a un esprit nordique, comme il y a un esprit latin dont les vertus propres se retrouvent depuis les cathédrales gothiques jusqu'à Cézanne, en passant par Poussin et Ingres. Un art intellectuel et intelligent, fondé sur l'observation de la nature. Un style d'ordre

philosophique étrangère. Mais, chaque fois que l'humanité passe par une phase de mysticisme, d'irrationalisme et de désespoir, c'est l'esprit nordique qui se manifeste. Nous le retrouvons dans l'expressionnisme du XI^{ème} siècle lorsque l'humanité s'attend à la fin du monde, nous le retrouvons une autre fois dans l'élan mystique du gothique de Grünewald, dans les cauchemars de Bosch (Flamand, comme Van Gogh), dans l'extase religieuse du baroque. Nous le retrouvons dans les évocations mélancoliques de Novalis et de Hölderlin, et dans le nihilisme philosophique de Nietzsche et de Kierkegaard.

La génération expressionniste — ma génération — avait mûri avec Dostoïevski, avec Strindberg, Kafka et Nietzsche, et l'apogée de la peinture expressionniste sera atteinte dans la décennie qui suivra le début de la catastrophe européenne, entre 1920 et 1930.

A ce moment, l'expressionnisme était étranger à l'esprit de la France; son dynamisme chaotique, son contenu philosophique lui étaient presque inaccessibles et incompréhensibles.



Fig. 6.- CEZANNE : Autoportrait.



Fig. 7.- KOKOSCHKA : Portrait.

sibles. Mais, il semble que l'expressionnisme revient à l'actualité. Dans les revues d'art, on parle d'un néo-expressionnisme, et surtout les auteurs, les philosophes de cette époque sont en vedette.

D'un côté, la guerre a ouvert une brèche aux influences allemandes, et un rapprochement de l'élite intellectuelle s'est produit. Mais, d'autre part, l'expérience douloureuse de cette guerre a définitivement ébranlé l'état euphorique de l'Europe occidentale, sa foi aveugle et son optimisme; elle a rendu l'âme française accessible à l'expressionnisme, à son désespoir et à sa révolte. C'est probablement là que nous trouvons la raison de cette résurrection et de l'intérêt porté aux romantiques allemands, à leur philosophie et à la philosophie de l'expressionnisme.

Car, comme je l'ai déjà dit, ce ne sont pas seulement les peintres qui expriment les inso-

lubles préoccupations de l'homme. A cette époque, il n'existe pas de hiérarchie valable entre la philosophie, la métaphysique et l'art, ni de différence dans leur contenu spirituel. Tous, pareillement, dressent, avec un sentiment de grandeur sauvage, dans une ambiance de mystère, le bilan tragique de la vie, de cette caricature de la vie avec ses absurdités et ses cruautés.

Ainsi l'expressionnisme par cette atmosphère parfois atrocement hallucinante, ainsi que par le trouble qu'il provoque — la nature de son langage pictural s'apparente aux incantations, sacrifices et rites sauvages; — il y a, en lui, quelque chose d'une religiosité primitive, celle que tout homme éprouve dans la poignante solitude qui précède le verdict, dans un procès qui le condamne et l'exécute, comme dit Kafka, sans pitié, «comme un chien».

Dr. HILDE ZALOSKER.



L'Art et les Enfants

Résumé de la conférence du

Dr. H. Hickmann

faite à Alexandrie

Parmi les multiples aspects sous lesquels le problème «l'Art et les Enfants» peut être envisagé, deux prises de vue d'ordre général seront traitées dans cette causerie. Il s'agit pour nous de définir aujourd'hui le rôle que l'art joue dans la vie enfantine, ensuite l'importance que l'art, en particulier la musique, prend de nos jours dans l'éducation de l'enfant.

En parlant de la première partie de ce problème, il nous faudra d'abord changer notre conception d'adulte que nous avons de l'Art. C'est un art dont le côté «artistique» disparaît en faveur de l'expression, cette même expression spontanée qui est le grand atout de l'art des enfants.

Il ne faut pas croire que la musique enfantine renonce complètement à la forme: il y a dans la musique enfantine une forme qui ressemble à celle de la musique des peuples primitifs, et si nous cherchons plus profondément, nous la retrouvons déjà dans le règne animal.

Un grand musicologue a dit: «Au début, fut la répétition». En effet, la répétition est à la base de toute conception artistique, car un rythme seul, un thème musical isolé ne font pas encore de la musique. Par contre, le même motif répété intentionnellement peut devenir le noyau d'une forme créée par la volonté de l'individu, et, dans son intention même, devient «Art», composition musicale.



M. HANS HICKMANN

La répétition du motif, en vue de former un ensemble de formes musicales, se trouve aussi bien dans la musique enfantine que dans la musique folklorique de tous les peuples et de tous les âges. D'après les mêmes règles immuables, l'homme primitif a improvisé ses airs de danse, suivant les impulsions de son subconscient créateur, les mêmes impulsions qui régissent la chanson enfantine de nos jours. Dès le moment où la répétition simple est complétée par un second principe créateur, celui de la variation, tous les éléments de la musique enfantine, mais aussi de la musique tout court, sont

donnés et se sont, en effet, répétés à travers les innombrables exemples que nous fournit l'Histoire de la musique.

Tant dans la composition des rythmes que dans celle des mélodies, les répétitions simples ont été constatées alternativement avec des répétitions variées en séquences et complétées par des rythmes complémentaires et d'autres variations mélodiques.

La forme primitive de la musique et de la musique enfantine, régie par le principe de la répétition et de la variation combinées, est une forme qui, malgré son apparence, n'est point spontanée. Instinctivement, elle jaillit de la conscience artistique des peuples, instinctivement elle donne le cadre à la chanson enfantine. Mais, cet instinct n'est que l'addition d'une somme d'expériences millé-

naires devenue une sorte de subconscient artistique transmise par l'hérédité. C'est précisément en cela que l'instinct artistique des peuples primitifs et des enfants ressemble étrangement au génie de la création en général.

La forme de la musique enfantine est donc irréfléchie, tout comme la forme de l'art folklorique, irréfléchie et même inconsciente de ses propres moyens, mais d'une logique basée sur une longue expérience du genre humain et dictée par la loi de l'équilibre des dynamismes.

Dans la chanson folklorique et dans celle des enfants, les mêmes lois immuables de la tension et de la détente, de l'éternel contraste du simple et du compliqué, régissent l'évolution de la mélodie autant qu'ils ont régi, depuis l'antiquité, la création artistique.

Cette loi des contrastes a trouvé une correspondance presque symétrique dans la construction des mélodies enfantines qui, par ce fait, ressemblent étrangement à la mélodie canonique de nos grands classiques. Si c'est une montée lente au début, elle sera équilibrée par une descente rapide, et vice-versa. Des sauts par grands intervalles seront équilibrés par une marche diatonique, et les rythmes complémentaires s'ajoutent encore à l'image perfectionnée d'une symétrie dont le symbole extérieur est la coordination des mesures par paires et des multiples de paires (le système de la forme par 2,4,8,16 mesures).

Nous nous sommes occupés, jusqu'à présent, de la forme. Elle devient une donnée artistique dès qu'un Maître la manie consciemment et intentionnellement en vue de créer une œuvre. Mais, cette forme, nous l'avons dit, ne joue qu'un rôle secondaire dans l'art enfantin, dont le côté expressif constitue l'élément principal de son être.

De nouveau, nous devons donner un sens déterminé et restreint au thème «*expression*». Les valeurs absolues sont complètement à exclure de nos considérations. Il faut souligner ce fait, malgré son évidence apparente de vérité première. Il y a certaines œuvres qui ne sont point faites pour être comprises par l'enfant et qui ne peuvent exprimer le monde intérieur de l'âme enfantine.

L'expression dans l'art enfantin est plutôt une transposition pure et simple d'émotions dont les sujets ont comme base la conquête du monde par l'enfant, ce grand étonnement qui se transforme en un chant spontané. Le bruit inarticulé du hochet devient ainsi son, le mouvement cadencé et corporel se développe en rythme, le cri et son écho sont en-

semble la cellule première d'un chant improvisé.

Le travail d'un intellect en formation se manifeste donc, à notre grand étonnement d'adulte, d'abord en musique, chantée et instrumentale, et, seulement par la suite, en langage et en pensée logique. L'ethnographie musicale moderne n'est pas loin de croire qu'au début, l'homme chantait d'abord avant de connaître la parole, le langage ordinaire et non-musical.

Il est certain que le battement de ses mains par lequel il exprimait son étonnement devant les faits de la vie, est devenu musique instrumentale, et beaucoup de langues primitives africaines se chantent, se tambourinent et se sifflent encore de nos jours. La peinture, d'après les ethnographes, serait venue seulement plus tard, comme produit secondaire de la musique, en particulier de la musique mimée.

Nulle part au monde, les phénomènes précités ne sont aussi bien à observer qu'en Égypte. La riche invention des instruments rythmiques en est la preuve, ainsi que le fait que, même dans la musique actuelle, pas une seule fête populaire, pas un travail ne s'accomplit sans son propre rythme, sans sa propre mélodie. L'enfant est tout imbibé de cette pulsation rythmique de la vie autour de lui, et en choisit ce qui lui semble spontanément correspondre à son état d'âme, à ce qu'il veut exprimer.

Mais, le rythme et la note ne sont pas seuls à faire la musique. Le timbre, le son, la sonorité sont indispensables à son ensemble. Ainsi, le rythme tambouriné sur n'importe quel instrument de percussion prend de la couleur. Un enfant égyptien sait très bien utiliser les différentes parties de son tambour improvisé pour en retirer des effets d'une sonorité surprenante, tout en utilisant les bords pour les sons aigus, le centre de la caisse de résonance pour les sons graves, tout en changeant alternativement ces différentes valeurs de clair-obscur.

Ainsi naissent le timbre, l'ensemble des sons aigus et graves, le principe du bourdon, de l'harmonie et de l'orchestration. Avant que la conception et la distinction des différentes valeurs des couleurs et des sons naissent dans le subconscient de l'enfant égyptien, la transposition directe d'un procédé mental ou d'une émotion sensorielle en chant spontané se fait d'une manière directe.

Beaucoup d'exemples pourraient être cités pour appuyer cette thèse, exemples qui ont

été puisés dans l'observation des enfants de toutes les conditions et de tous les âges. Ils prouvent l'immense puissance créatrice de l'enfant égyptien en matière musicale et ses dons naturels pour un acte folklorique qui a fait ses preuves depuis des millénaires et qui porte en lui toutes les possibilités d'un futur renouveau, garantissant ainsi la continuation de l'éternel art oriental.

Si la musique présente, en quelque sorte, un point de départ pour l'improvisation artistique et l'expression spontanée, elle doit fatalement jouer un rôle important dans l'éducation moderne de l'enfant. En effet, l'enseignement de la musique est obligatoire déjà dans la plupart des écoles, mais, en plus, il devra être introduit même dans les institutions pré-scolaires, et devrait se trouver aussi bien dans les crèches que dans d'autres institutions pédagogiques et sociales.

Dans notre siècle, qui est celui de la radiodiffusion, le journal parlé remplace de plus en plus la lecture. L'intellect est appelé à s'informer d'une manière infiniment plus abstraite, par l'ouïe seulement. Il n'est que juste que l'éducation de l'oreille doive prendre dorénavant une place plus importante qu'auparavant. La méthode à suivre résulte des considérations que nous venons de citer.

Le pédagogue choisira des formes simples et symétriques, des sujets appropriés, des rythmes complémentaires. Il est secondé dans ses efforts par les maisons d'éditions qui publient de plus en plus des œuvres appropriées, conçues par nos grands maîtres contemporains. Elles sont d'autant plus appropriées qu'elles s'efforcent de quitter définitivement le domaine des conceptions artistiques d'adulte, pour se rapprocher de l'expression et de la mentalité enfantines. Le compositeur Hindemith a ainsi créé une œuvre constructive, dans le sens le plus propre du mot, intitulée «Nous construisons une ville». Voici une musique mimée qui fait jouer l'imagination du petit, tout en lui fournissant la matière pour conquérir, par le jeu, un nouveau monde, et en lui donnant le moyen de l'action directe.

Une œuvre symphonique d'un maître classique doit être citée dans ce même ordre d'idées puisqu'elle permet aux enfants une action individuelle tout en les obligeant de se fonder dans un ensemble artistique. Joseph Haydn a composé la «Symphonie aux Jouets» à une époque qui ne se préoccupait pas des problèmes de pédagogie moderne, mais qui avait un sens profond des réalités du monde enfantin et de son désir de s'exprimer artistiquement.

Nous rappelons aussi la symphonie intitulée par les enfants de l'orchestre d'enfants de «Musica Viva» la «Symphonie des Singes», conçue en «Mécano Musical». Elle a été constituée comme un ensemble de plusieurs courts thèmes musicaux pouvant être présentés séparément, et représentant chacun à part une petite entité artistique et plaisante. En plus, deux ou trois de ces thèmes peuvent être combinés, pour former un ensemble à plusieurs voix, ensemble qui peut s'étendre jusqu'aux dimensions d'une vraie sinfonietta. Les combinaisons différentes de ces thèmes, des motifs, des instruments à différents timbres ont été, et sont toujours une source inépuisable pour les enfants, qui peuvent ainsi jouer au chef d'orchestre, à l'exécutant et au compositeur, à volonté.

Pour encourager la création de nouvelles sonorités, une maison suisse a créé une sorte de boîte à musique, introduite dans l'enseignement depuis peu au Caire, le «Muscano»; il consiste en une lamette métallique percée de trous régulièrement rangés, dans lesquels l'enfant peut visser des tiges qui dépassent un peu la face intérieure de la lamette. Montée sur une roue à dents, cette planchette peut être mise en mouvement par une manivelle, et chaque tige actionne un jeu de timbres ressemblant à la sonorité des boîtes à musique de nos grands-mères.

Il est intéressant d'observer que l'enfant, après les premiers essais infructueux, comprend très vite le mécanisme, non seulement de la machine qui l'intéresse prodigieusement, mais aussi le mécanisme de la formation d'une mélodie qui se manifeste dans les distances mesurées entre les notes, les rythmes et les sons.

Une fois que les matériaux sont prêts, on éduque l'oreille intérieure. La compréhension de la musique doit être préparée par l'intensification de la manière d'écouter. De là, il n'y a qu'un pas à franchir vers la vraie émotion que la musique laisse dans les âmes des adultes, aussi bien que dans celles des enfants.

Cette émotion, il faut la soigner, la cultiver. Le pédagogue doit savoir s'arrêter au moment psychologique où la grâce de la musique a touché pour un instant les âmes des enfants. Il serait maladroit de briser cet élan, et les rares moments inspirés d'une vraie émotion collective doivent pouvoir suivre leur propre développement.

En ce qui concerne l'éducation à une meilleure compréhension de l'œuvre artistique,

elle devrait commencer au bas âge, par une explication analytique formant les sensations d'ordre esthétique. L'analyse morphologique, quelques considérations sur le style, l'histoire et l'ambiance d'une œuvre sont nécessaires.

La sensibilité musicale ne peut se développer que comme conséquence d'une éducation musicale pareille. Même de très jeunes enfants sont susceptibles à de telles explications, pourvu qu'elles soient adaptées à la mentalité enfantine. Un test que nous avons entrepris lors de la série de nos concerts de Jeunesse, au Caire, en est la preuve formelle. Nous avons gardé l'abondante correspondance qui nous est parvenue de notre auditoire, que nous tenons à la disposition des pédagogues intéressés et qui prouve que la sensibilité artistique de l'enfant demande un «complément de renseignement» qui seul peut lui donner entière satisfaction.

L'enfant en cela est plus sincère que l'adulte qui, souvent, se fie à ses sensations artistiques et prétend pouvoir renoncer à la compréhension analytique d'une œuvre d'art. Grâce à une nouvelle éducation de l'enfant dans le domaine artistique, les générations futures trouveront certainement des satisfactions plus intimes dans la conception de l'art, attitude qui ne serait que le renouveau de l'ancienne culture générale, perdue pendant le dernier siècle, et due à la séparation trop prononcée entre l'artiste et le «profane».

C'est pour cela, et encore pour une conception plus heureuse de la vie en général que l'art (et la musique en particulier) doit prendre une place importante dans la vie enfantine à condition que déjà les enfants la comprennent comme une langue qui a son alphabet, son vocabulaire, sa grammaire et sa poésie.

Dr. HANS HICKMANN.



Trois thèmes grecs dans le théâtre contemporain :

Electre - Antigone - Les Mouches

(Giraudoux)

(Anouilh)

(Sartre)

Résumé de la conférence de

M. F. C. de La Chaussée

Maitre de conférences à l'Université Farouk 1er.

Faite à Alexandrie, le 21 décembre 1948, aux «Amitiés Françaises».

Trois auteurs du XX^{ème} siècle ont porté à la scène des sujets tirés de la légende grecque. S'agit-il de travestis à l'usage des gens cultivés? Ont-ils, au contraire, agi par fidélité à une inspiration commune à tout l'Occident? Quelles explications pouvons-nous tenter d'en donner?

«Traduttore, traditore». Ont-ils pensé, comme Chénier, qu'il soit légitime de parler à nos contemporains par des bouches antiques? Giraudoux a délibérément voulu l'anachronisme, Sartre l'a suivi; sans parler de «La guerre de Troie n'aura pas lieu», retenons que l'Oreste des «Mouches» nomme Pausanias. Dans «Electre», le mendiant, substitué du chœur, joue un rôle de speaker ou de compère. C'est Anouilh qui fait de l'anachronisme un système: la mise en scène d'«Antigone», le décor évoqué (cigarettes, autos, bars, etc.), autant de défis aux traditions scolaires. Tout cela ne va d'ailleurs pas loin, ce n'est qu'une mode, mais qui pourrait devenir ridicule.

Plus grave est l'anachronisme d'esprit. Tous trois prêtent à leurs héros une philosophie inconnue des Grecs. Le drame de Sartre se joue entre ceux qui ont engagé leur vie dans un acte (Clytemnestre) et ceux qui ne l'ont pas encore fait (Oreste, Electre). On se réalise, on se crée soi-même, par un acte qui vous engage pour toujours: la liberté, c'est la possibilité de choisir cet acte; et, tant que le choix n'est pas fait, Oreste souffre du malaise des forces inemployées. Puis le drame pivote. Oreste et Electre se séparent, celui-ci acceptant le remords, celui-là le refusant, car, se repentir, c'est renier son acte, donc son choix, donc sa liberté, donc soi. C'est laisser se décomposer le moi péniblement réalisé; d'où les mouches — symbole de la décomposition. Giraudoux voit sous un

angle tout autre: Tout pourrait s'arranger dans la vie si l'on ne mettait pas de l'acharnement dans les vertus: justice, générosité, devoir, si l'on savait résister à la tentation de l'héroïsme: qui veut faire l'ange... Mais, les hommes aiment «faire signe aux dieux», ils ont le goût du drame, de l'attitude, des histoires et de l'histoire (femmes à histoires). Ils se prennent pour des dieux ou se fabriquent des dieux assimilables aux hérissons. Ils se perdent en renonçant à la simplicité, à la fraîcheur du cœur, au bonheur intime («ça s'appelle l'aurore»). La préciosité de Giraudoux fait mieux goûter sa simplicité profonde: sachons nous évader des lois conventionnelles pour sauver le bonheur. Anouilh est aux antipodes. Il nous présente des êtres (toujours les mêmes) qui refusent le bonheur parce que fait de compromissions et d'abandons, qui ont soif d'absolu immédiat, sont écœurés devant la vie, donc cherchent d'instinct à se détruire (voilà bien l'acharnement). Antigone aime la vie, mais, quand l'occasion de la saccager se présente, c'est plus fort qu'elle. Elle exprime une aspiration vers l'idéal dont la solution normale est le suicide.

Nous sommes loin du théâtre grec, et nous risquons de ne plus comprendre. Antigone est-elle grecque ou moderne? La privation de sépulture n'a pour elle aucun sens profond; Créon le dit, elle en convient. Alors pourquoi meurt-elle? Il faut admettre que le bonheur est ignoble (cf. La Sauvage), donc entrer dans le jeu, épouser les partis-pris de l'auteur. Cela est moins flagrant avec Sartre et surtout Giraudoux, mais cela est. Le public est donc supposé convaincu d'avance. Il n'y a rien de pareil chez les Grecs, et l'esprit même de leur théâtre est trahi.

Pourtant, nous n'allons pas instruire un procès de haute trahison.

Le thème de l'Antigone d'Anouilh, en effet, n'est pas sophocléen. Mais, on peut lui trouver des parentés chez les tragiques grecs: certains individus marqués, exceptionnels, portent en eux une force de destruction qui les domine et les dirige. Ceci rappelle Eschyle et sa fatalité «les dieux ont tout conduit». Sartre met en scène la volonté de se réaliser par un choix librement consenti dont toutes les conséquences sont acceptées; l'homme est chez lui supérieur aux dieux, comme en témoigne la confession de Jupiter. Les dieux restent à l'arrière-plan, comme dans les drames de Sophocle, dont le ressort est la volonté humaine. Giraudoux, enfin, prend le parti des hommes contre les dieux qu'ils se fabriquent, contre le «blocus humain.» Au nom d'un individualisme souriant, d'un humanisme tout intime, il ravale les dieux; c'est un peu ce que faisait Euripide, éternel remetteur en question, psychologue protestataire qu'Aristophane accusait d'impiété. Ce parallèle demeure superficiel, mais il montre que les Grecs habillaient leurs mythes de philosophies tout aussi disparates.

Par ailleurs, les mythes sont plastiques. Les Grecs ne se faisaient aucun scrupule de les farcir d'anachronismes, de les actualiser, de les amplifier. Le jardinier de Giraudoux est à porter au crédit d'Euripide. De plus, ces mythes étaient déjà de l'antiquité pour l'Antiquité, que l'on pouvait hardiment utiliser pour exposer ses vues sur la condition humaine. Si donc trahison il y a, l'exemple vient des Grecs eux-mêmes; et, par conséquent, il y a prescription.

Serait-ce que tout est dit, et qu'il n'y a plus qu'à revenir toujours sur les mêmes thèmes? Notre théâtre va-t-il revenir à Racine? Ce n'est pas impossible, et deux raisons nous y invitent. L'une toute fortuite, la concurrence du cinéma, qui force le théâtre à se

décanter. On assiste à une division du travail, au fond séparation des genres selon la norme de Boileau. Le théâtre devient moins réaliste dans les décors, les sujets, les personnages; il abandonne les «tranches de vie»; il se fait plus hiératique, moins accessible aux masses, comme Racine; les thèmes grecs lui sont tout indiqués... Par là, il traite des problèmes plus généraux, d'intérêt humain. L'actualité, qui n'est que transitoire (l'anachronisme faisant saillir sa fragilité), il la rase en utilisant des symboles antiques. Comme le faisait le théâtre grec, il traite des préoccupations qui ne sont pas spéciales à une époque. L'autre raison, éternelle, est la «purgation des passions». Grâce à l'anachronisme et au dépassement, l'application est facile des thèmes grecs à nos passions; on n'en conçoit que mieux la permanence de l'homme. Dépouillées du manteau de l'actualité, nos passions se révèlent vieilles comme l'homme. Nous pouvons les envisager de façon sereine, en profiter pour examiner impartialement et mieux connaître l'homme et nous. Et cela n'a pas d'autre nom que classicisme.

Mais, attention au péril métaphysique! Nos auteurs exigent une certaine connivence du public pour être conquis. Et cela n'est réalisable que si nous voyons vivre leurs héros, si nous connaissons tout d'eux, comme de Phèdre ou de Néron. Or, ils sont trop dépouillés, trop symboliques, ils manquent de chair et d'épaisseur. Il y a risque, si l'on n'y prend garde, de tomber dans l'allégorie.

La rencontre de Giraudoux, Sartre et Anouilh autour des thèmes grecs, marque-t-elle une réapparition du classicisme éternel? Ou la naissance d'un nouveau classicisme? Il est encore trop tôt pour en juger. Mais, à coup sûr, c'est bien là la pure tradition française.

F. C. DE LA CHAUSSEE.



ARTICLES ET CHRONIQUES

Francis Viélé-Griffin, Maître du Vers Libre

par **André Rolland de Reneville**

Francis Viélé-Griffin naquit à Norfolk (Virginie) le 26 mai 1864. Il vint en France dès son plus jeune âge, en avril 1872, et si la nationalité a pour attributs principaux la langue et la culture inhérentes à une contrée, on est amené à le tenir pour Français, en dépit des fictions juridiques qui le veulent Américain.

Ce fut en 1885 que Francis Viélé-Griffin commença de fréquenter les mardis de Stéphane Mallarmé, en compagnie d'Henri de Régnier dont le nom fut longtemps inséparable du sien. Il avait auparavant rencontré Leconte de Lisle et Verlaine. Il se peut que le message de Mallarmé soit venu constituer pour lui la résolution des leçons ennemies que ses deux précédents maîtres lui prodiguèrent.

On sait que le symbolisme fut ainsi nommé pour l'ambition que ses adeptes conçurent de suggérer au lieu de dire. Ils allaient s'attacher à débarrasser la poésie de tout ce qui n'est pas elle-même: discours, descriptions, leçons morales. Selon l'expression de Mallarmé, il s'agissait pour eux de reprendre à la musique son bien. Un tel labeur de suggestion incantatoire ne pouvait se poursuivre sans la création d'un instrument moins rigide que le vers traditionnel, et qui permit d'user de l'accent tonique, d'employer les timbres assourdis de l'assonance, de tirer parti du mot isolé, des blancs de la page, sans que les rythmes mécaniques de l'alexandrin, ses rimes d'une accablante richesse, vinsent fracasser, à tout moment, les constructions harmoniques de l'auteur.

Le vers libre prit ainsi naissance. On pourrait écrire que Viélé-Griffin en fut le créateur, s'il n'était malaisé d'attribuer à un homme une invention qui était «dans l'air», comme toutes celles qui apportèrent à telle génération un mode de vivre ou de penser.

Qu'est-ce donc que le vers libre? et quelle innovation constitue-t-il dans la langue française par rapport au vers régulier? Ces questions trouvent une réponse très précise dans l'étude savante qu'Edouard Dujardin

a consacrée aux premiers poètes du vers libre:

«Le vers libre est celui qui, poussant à l'extrême la libération, et susceptible d'un nombre de syllabes indéterminé, ne compte (selon certains) l'E muet, que lorsqu'il se prononce, admet l'assonance, à la place de la rime, et se caractérise en ce que, semblable en cela aux vers libres classiques, il s'emploie le plus souvent groupé en séries de vers inégaux».

Edouard Dujardin ajoute cette précision très importante, pour concevoir sur quelle base théorique fut créé le vers libre moderne: «le vers français, comme tous les vers anciens et modernes, est constitué par la succession d'un certain nombre de petites unités qu'on appelle pieds; mais contrairement à ce qu'enseignent certaines prosodies, le véritable pied n'est pas le pied syllabique, c'est-à-dire composé d'une seule syllabe: le véritable pied en français comme en latin, comme en grec, comme dans les littératures étrangères modernes est le pied rythmé».

S'il est vrai que Francis Viélé-Griffin illustra avec tant d'abondance et de talent la nouvelle forme prosodique qu'on est en droit de le nommer le maître du vers libre, il n'est pas possible de lui en attribuer l'invention. En effet, les premiers vers libres qui furent publiés en langue française, sont signés Arthur Rimbaud, et parurent le 29 mai 1886, dans la revue «La Vogue» sous le titre «Marine». Le 28 juin 1886, la même revue publiait un poème en vers libres de Gustave Kahn intitulé «Intermède». Le 8 novembre 1886 paraissait encore dans «La Vogue» un poème en vers libres de Jean Moréas. Ce n'est qu'en 1888 que les premiers vers libres de Francis Viélé-Griffin parurent chez Vanier sous le titre d'*Ancaeus*. Toutefois, il semble que Viélé-Griffin se soit voué plus que tout autre poète, à la technique nouvelle du vers libre, l'ait développée et enrichie, mieux que ne le firent à la même heure Jules Laforgue, Henri de Régnier, et Gustave Kahn. On tient de lui qu'il partit, pour en ordonner les nombres et les

lois, des proses latines de l'Église. De là sans doute la sûreté de ces récitatifs qui arrachèrent à Rémy de Gourmont l'exclamation célèbre à l'époque: «Il y a, par Monsieur Viélé-Griffin, quelque chose de nouveau dans la poésie française».

Si l'on doit admettre que l'étude de la prosodie latine fut pour Francis Viélé-Griffin à l'origine de la création d'une forme nouvelle basée sur l'accentuation des longues et des brèves dans la poésie française, il est juste de tenir compte, encore, de l'attachement qu'il marque dans son œuvre aux chansons populaires de l'ancienne France. La plupart de ces charmants poèmes anonymes qui composent la littérature folklorique de la France, et sur lesquels déjà Gérard de Nerval avait attiré l'attention des poètes, comportent des audaces rythmiques, un emploi de l'assonance et de l'allitération, qui devaient trouver leur développement dans la poésie symboliste du XIX^{ème} siècle, et tout particulièrement dans l'œuvre de Francis Viélé-Griffin. A ce point que les poèmes en vers libres, que celui-ci publia, dans son premier ouvrage intitulé *Cueillette d'Avril*, sont composés de strophes qui débute par un ou deux vers d'une ancienne chanson populaire française, et se prolongent par une sorte de commentaire en vers libres, comme si le poète voulait marquer d'abord l'étroite filiation qu'il admet entre sa poésie et celle du vieux parler de la France.

Cette filiation que nous avons reconnue entre la poésie de Francis Viélé-Griffin et la poésie populaire de la France, allait l'amener à remonter dans les temps révolus et à faire revivre les vieilles légendes qui sont l'héritage d'un passé riche et lointain. Francis Viélé-Griffin leur redonna par la magie de son art des couleurs nouvelles. Il s'assimile leur esprit au point qu'il lui devient bientôt possible de créer lui-même des lé-

gendes aussi belles et aussi pures que celles des anciens âges. Il en est ainsi de la *Chevauchée d'Yeldis*, dont Stéphane Mallarmé assurait qu'elle était le chef-d'œuvre du vers libre. Elle date de 1895. L'action en est située dans une contrée indécise, qui tient à la fois de l'Asie antique et de l'Italie de la Renaissance. En réalité le lieu de son action est celui de la Réverie. Quatre jeunes gens: Phiarque, Luc, Martial, et le récitant, sont épris d'une étrangère mystérieuse, et décident de la suivre dans une chevauchée sans but défini qu'elle leur propose. Peu à peu tous les prétendants abandonnent la chevauchée. Seul, l'audacieux Martial qui brusquement ose prendre Yeldis dans ses bras, et s'enfuir avec elle sur son coursier, triomphe de l'épreuve qui lui était proposée.

Et nous comprenons que Yeldis symbolise la Poésie impérieuse, implacable, et qui ne se livre qu'à celui dont la volonté et la vie demeurent vouées sans partage à son culte.

De 1886 à 1925, Viélé-Griffin ne cessa de développer son œuvre, où les grands mythes du paganisme, les légendes du Moyen-Age, les grands exemples des martyres chrétiens reprirent vie, tour à tour. (1).

Francis Viélé-Griffin eut la joie d'assister en 1936 aux belles fêtes données à Paris en l'honneur du cinquantenaire de ce mouvement symboliste dont il avait été l'un des plus illustres représentants. Il devait être ravi l'année suivante à l'affection des siens et des compagnons de sa jeunesse, ainsi qu'à la vénération de tous ceux qui sont sensibles à la poésie, et à la dignité d'une vie qui lui était demeurée vouée sans aucun partage.

André Rolland de Reneville.

(1) *Les Oeuvres complètes de Viélé-Griffin* sont éditées au *Mercure de France* - Paris.

La Vie Scientifique

Une Somme des Mathématiques Modernes

par **René Sudre**

Il vient de paraître un ouvrage de la plus haute valeur qui inaugure une collection de «l'Humanisme scientifique de demain» (1). Intitulé *Les Grands courants de la pensée mathématique*, ce livre constitue une véritable Somme des connaissances actuelles au sujet d'une discipline dont le lecteur même instruit serait loin de soupçonner l'étendue et l'intérêt spirituel. L'œuvre a demandé la collaboration d'une cinquantaine de mathématiciens dont certains sont parmi les plus éminents de cette époque et qui parlent de leur science sous un aspect particulier technique, historique, philosophique, esthétique, social. Le chef d'orchestre de ce concert intellectuel est M. François Le Lionnais qui en eut l'idée pendant l'occupation. Il était alors à Marseille où il faisait partie d'un réseau de résistance. Il fut pris par les Allemands et déporté dans une usine souterraine où la pensée de sa grande entreprise le soutint contre les fatigues et les mauvais traitements. Après sa libération il lui fallut encore trois ans pour réunir tous les concours qu'il avait rêvés.

L'ambition de M. Le Lionnais était de prouver que l'homme est un «animal mathématique» parce que «l'aptitude à l'abstraction nous semble celle où se marque le plus nettement la différence entre l'homme et ses voisins dans l'échelle animale». Lorsqu'on se plonge à sa suite dans l'œuvre révélatrice qu'il a suscitée, on est bien près de penser que la puissance d'abstraire et de créer cet univers de formes dont rêvait Platon est le don le plus sublime de l'homme. Il importait peut-être davantage d'établir que l'abstraction, et surtout l'abstraction mathématique, qui rebute tant de bons esprits, ne justifie pas la mauvaise réputation qu'on lui fait d'être sèche et desséchante. Après ce livre, la preuve me paraît fournie que les mathématiques, secrètement liées à toutes nos activités pratiques, sont d'une diversité et d'une chaleur de vie étonnantes.

Il est impossible de résumer cette diversité et de suggérer ce sentiment de chaleur. Laisant toutes les structures et disciplines du «temple mathématique», c'est-à-dire les façons, anciennes et modernes, dont l'esprit a

traité le nombre et l'espace et les découvertes qu'il a accomplies, laissant aussi le déroulement de l'«épopée mathématique», le rapport des mathématiques avec la philosophie et les sciences de la nature, nous nous en tiendrons aux rapports avec l'esthétique, car c'est justement à ce domaine que M. Le Lionnais a apporté sa très belle contribution. Il paraphrase un jugement de Bertrand Russell: «Les mathématiques, à les bien comprendre, possèdent, non seulement la vérité mais la suprême beauté». Russel apparentait les mathématiques à la poésie et il déclarait qu'elles donnent l'illusion d'être plus qu'un homme.

M. Le Lionnais complète cette assimilation en distinguant deux sortes de beauté mathématique: la classique et la romantique «Nous dirons qu'une proposition mathématique est d'une beauté classique lorsqu'elle nous comble, soit par son dépouillement, soit par une variété maîtrisée, soit même lorsqu'elle associe ces deux impressions en une construction harmonieusement aménagée». Il cite les carrés magiques qui ont tant passionné les honnêtes gens d'autrefois et les nombreuses propriétés de la géométrie du triangle qui sont loin de désespérer tous nos lycéens. Dans le Cercle d'Euler neuf points provenant de trois définitions différentes se retrouvent sur une même circonférence «comme des danseuses d'opéra dans une figure chorégraphique». La cycloïde, découverte par Descartes, la spirale logarithmique qui fut gravée sur le tombeau de Jacques Bernoulli parce qu'elle le ravissait «par ses propriétés singulières et admirables», au point qu'il pouvait «à peine se rassasier de sa contemplation», une foule d'autres courbes célèbres sont des exemples de beauté classique. Il faut y joindre beaucoup de théorèmes sur les nombres premiers, le triangle arithmétique de Pascal, la formule simple étonnante qui relie le rapport pi de la circonférence au diamètre, la base des logarithmes népériens et le fameux nombre imaginaire i .

Le domaine de la beauté romantique se définit par la violence du sentiment, le non-conformisme et la bizarrerie, selon M. Le Lionnais. On trouve tout cela en mathématiques et notamment dès que s'introduit la

(1) *Cahiers du Sud*.

notion de l'infini, inconnue des Grecs. Si les asymptotes des courbes en sont une source abondante, n'est-on pas stupéfait d'apprendre en classe que deux cercles empiétant ne se coupent pas seulement en deux points visibles mais en deux points imaginaires, et à l'infini par surcroît, les «points cycliques» de Poncelet? L'étonnement diminue et fait place à l'admiration lorsqu'on comprend que deux courbes du second degré, cercle, ellipse, parabole ou hyperbole, se coupent *toujours* en quatre points.

Comme exemple de non-conformisme on peut produire l'impossibilité de démontrer le parallélisme indéfini. Le postulat d'Euclide est, disait d'Alembert, «le scandale de la géométrie et le désespoir des géomètres». Depuis lors la géométrie a vu d'autres scandales mais ils n'ont plus désespéré personne. On dirait même que les géomètres les ont recherchés comme s'il avait parmi eux des extrémistes. A cet égard ce qu'on a fait de mieux est l'introduction par Cantor de quantités «plus grandes que l'infini» et d'un certain nombre ω situé «de l'autre côté de l'infini». C'est la théorie des ensembles qui nous a valu cette démente apparente. Pourtant elle a donné des résultats théoriquement remarquables et pratiquement fort utiles. La géométrie à n dimensions de Riemann a causé, elle aussi, de grands effarouchements, ainsi que ses fonctions sans dérivées, que le génial Hermite appelait «une plaie lamentable» et dont il se détournait «avec effroi et horreur». Cependant, dit M. Le Lionnais, d'une de ces dernières courbes, «chacun de ses arcs, aussi petit qu'on le choisisse, est semblable à la courbe entière dont il cisèle de la sorte jusqu'à l'infini,

sans en trahir la régularité, l'exquise arabesque».

Ces considérations seraient encore plus frappantes si l'on pouvait voir les illustrations dont elles sont accompagnées dans le livre. L'auteur a reproduit nombre de ces courbes étranges avec les vers ou citations poétiques qu'elles évoquent pour lui. Évocations tout arbitraires comme la couleur des voyelles ou les suggestions littéraires de la musique. Mais si l'on admet que «tout se réponde», on était loin de penser que la remarque de Baudelaire s'étendit jusqu'à une science hermétique et à une langue qu'on appelle volontiers la langue des dieux, parce qu'elle est inintelligible à la plus grande partie des mortels. La liaison pourrait être cherchée dans la musique. Leibniz a dit que la musique est un exercice d'arithmétique secrète et que celui qui s'y livre ignore qu'il manie des nombres. M. Henri Martin, rappelant ce mot dans l'ouvrage dont nous parlons, observe d'ailleurs que nos gammes musicales, fondées sur des rapports arithmétiques simples, sont loin d'épuiser tous les effets esthétiques des sons. Sollicitées habilement, les mathématiques pourront nous valoir des «frissons nouveaux».

La seule chose qui manque à ce livre si profond et varié est un article, ou peut-être une série, sur la psychologie et la pédagogie des mathématiques. Cette science singulière est en effet autre chose que du raisonnement logique; elle implique de l'intuition dans ses découvertes. On aimerait savoir dans quelle mesure elle unit le conscient à l'inconscient. Et on aimerait savoir aussi comment elle doit s'enseigner pour rencontrer moins d'esprits rebelles.

René Sudre

Les livres dont on parle...

Romans récents de deux grands écrivains américains, Louis Bromfield et Fanny Hurst

On vient de publier, en traduction française, deux nouveaux romans de Louis Bromfield et deux de Fanny Hurst, deux écrivains dont les ouvrages sont des «best-sellers», c'est-à-dire des succès de librairie, des deux côtés de l'Atlantique. Les œuvres de l'un et de l'autre ont également fourni de grands sujets à l'écran. Et nous sommes persuadés que nos lecteurs nous sauront gré de leur présenter, ainsi groupés, ces nouveaux aspects du talent des auteurs de «La Mousson» et de «Back Street».

Louis Bromfield: «Emprise» («Possession»), traduit de l'américain par Geneviève de Genevraye, (Editions du Pavois, Paris).

Comment ne pas s'étonner à juste titre que ce roman d'un auteur aimé et connu du public français, qui fut écrit vers 1925, vienne seulement d'être traduit et édité à Paris? Ses dimensions (six cents pages) ont sans doute constitué le principal obstacle à sa publication à une époque où l'édition en France a tant souffert de la pénurie de papier. La transformation de son titre dans le passage de l'anglais en français, est surprenante également: il eût fallu, au moins, que le nouveau titre français comportât le pluriel puisque, aussi bien, il s'agit de décrire les influences, proches ou lointaines, qui s'exercent sur chacun des personnages du roman, et l'emprisonnement dans un destin en quelque sorte déterminé à l'avance.

On retrouve dans «Emprise» quelques-uns des personnages de «La colline aux cyprès». Mais, Lily qui tenait le premier rôle dans cet ouvrage cède ici sa place à une jeune cousine pauvre, Ellen, musicienne de génie possédée par l'amour de son art et l'ambition de devenir une pianiste célèbre. Afin de réaliser cette ambition, Ellen, comme Lily pour conquérir la liberté, doit s'évader de la ville du Middle West qui fut le berceau de la famille Tolliver. Evasion cruelle qui lui fait d'abord épouser Clarence, un fantoche qui se suicide à New-York lorsqu'il comprend qu'elle ne l'aime pas; puis à partir pour Paris sans un sou en poche, parce que c'est là seulement que s'ac-

complira son destin d'artiste et de femme.

L'évasion d'Ellen, favorisée par Lily depuis longtemps installée à Paris, est le point de départ d'une évasion générale de la famille Tolliver dont les derniers membres quittent la ville pour New-York, première étape d'une installation en France, près d'Ellen remariée avec le riche Richard Callondar. Mais l'emprise de la Ville, de ses traditions, de ses intérêts, est si puissante que ceux qui ne savent ni s'en dégager, ni les maintenir, meurent de cette transplantation exigée par les circonstances. Ainsi, le père d'Ellen meurt d'ennui à New-York; ses deux frères sont tués pendant la guerre de 1914-18; tandis que Hattie, sa mère, renoue, rue Raynouard à Paris, avec ses habitudes de la rue des Sycomores dans sa ville natale; et le grand père Tolliver, curieux vieillard surnommé «l'Immortel» par ses petits-fils, continue une fois revenu dans le Paris de sa jeunesse à s'y adonner à sa passion maniaque de la lecture, sans souci des contingences extérieures.

Quant à la famille Callendar, où Ellen entre par amour après des années de lutte et pour en sortir bientôt afin de poursuivre sa carrière artistique; quant à Rebecca qui s'est faite le manager d'Ellen et l'a bientôt transformée en grande vedette internationale — les uns et les autres sont «possédés» par des démons intérieurs divers à la manière dont sont possédés les héros de Dostoïevski.

L'étude de tous ces caractères, l'évocation de la société franco-américaine d'entre les deux guerres, cette double histoire d'une vocation irrésistible et d'un grand amour contrarié, ont été mis en œuvre par Louis Bromfield avec son talent habituel; et Mlle de Genevraye, sa traductrice, dans une version pleine de finesse, a su conserver à ce grand roman toute son originalité.

Louis Bromfield: «La Folie Mac Leed», traduit de l'américain par Jeanine et Hubert Audigier, (Editions du Rocher, Monaco).

Vinnie Mac Leed est une femme simple et bonne qui, depuis son veuvage, a remplacé son mari à la direction d'un journal local, dans une petite ville du Sud des États-Unis. Peu à peu, entre ses mains, l'entreprise périclité, d'une part à cause de son honnêteté foncière et de son inexpérience en matière journalistique, d'autre part à cause de ses folies charitables qui lui font héberger et nourrir clandestinement, dans sa cave, tous les clochards de passage dans la ville particulièrement inhospitalière.

Pourtant, c'est une de ces folies charitables qui va sauver le journal: Mme Mac Leed évite la prison pour mendicité à un jeune homme qui, sous un faux nom, avec l'aide de Jane la nièce de Mme Mac Leed, du rédacteur et du metteur en pages, va «réveiller» non seulement le quotidien en déroutant mais la petite ville qui sera du même coup débarrassée des gangsters qui la terrorisaient.

L'histoire est beaucoup moins mince que ne le laisse supposer ce bref résumé: on y trouve une évocation de la vie dans les Etats du Sud et des traditions bucoliques du «bon vieux temps» d'avant la grande ruée vers le Sud, une description des mœurs politiques américaines, une étude de caractères parfois singuliers mais toujours vraisemblables. Quant à la traduction, elle est aussi simple que limpide et constitue un attrait supplémentaire pour cet excellent roman, un peu à part dans l'œuvre de Bromfield.

Fanny Hurst: «Mirage de la Vie», traduit de l'américain par Gisèle d'Assailly, (Editions du Rocher, Monaco).

Tout le monde se souvient de l'admirable film que fut «Imitation of Life», avec Claudette Colbert et l'extraordinaire artiste noire qui tenait le rôle de la «Tante Delilah». Le scénario du film avait été tiré de l'excellent roman de Fanny Hurst, et pour une fois le succès sur les écrans a largement précédé le succès de librairie qui attend cette traduction.

L'art de Fanny Hurst est de toujours créer des personnages humains: tel est le cas de Boa Pullmann, héroïne de ce roman, qui, jeune veuve et mal préparée à lutter, doit assurer la subsistance de son bébé et de son père infirme. Partant de la représentation, dans une petite station balnéaire, d'une firme de sirop d'érable, elle s'élève jusqu'à devenir une célèbre «business-woman», une puissance financière véritable, après avoir créé dans toutes les grandes villes de l'Est un réseau de salons de thé dits «coins Pullman», qu'elle alimente avec les produits de ses propres usines de pâtisserie et de confiserie. L'artisan de ce succès aussi rapide qu'inespéré est sa fidèle servante noire Delilah, avec ses talents culinaires et son physique plantureux qui devient le thème d'une publicité fructueuse.

Mais le thème du roman n'est pas seulement l'ascension et la fortune de Boa. D'autres thèmes s'enchevêtrent autour de cette péripétie centrale. Tout d'abord, le désert sentimental dans lequel s'écoule l'existence de Boa, toute entière consacrée à son travail et à l'éducation de sa fille élevée loin d'elle dans les meilleures écoles du monde. Il n'est point surprenant que cet éloignement momentané n'aboutisse qu'à accentuer le fossé qui sépare les deux générations, d'autant plus que les deux femmes se sont éprises du même homme.

On touche en outre dans ces pages à l'un des aspects les plus dramatiques du problème noir aux Etats-Unis: Delilah, noire comme l'ébène, a une fillette, Poola, qui par l'effet d'un hasard inexplicable est presque blanche. Elevée avec Jessie Pullmann, Poola ne peut bientôt plus fréquenter la même école; elle prend conscience de la malédiction originelle et une fois adulte elle veut «passer de l'autre côté», c'est-à-dire renier ses origines pour épouser un blanc qui l'em mènera en Amérique du Sud. Cette trahison définitive tue la vieille Delilah dont la dernière pensée est pour Poola. On n'a pas oublié que l'enterrement en grande pompe de la Tante Delilah, avec la longue et pittoresque théorie des confréries et des musiciens noirs, constituait précisément un des «clous» de ce film si émouvant.

Et après la mort de cette grande amie, désormais vraiment seule, puisqu'elle a renoncé en faveur de Jessie à l'homme plus jeune qu'elle aimait, Boa retourne à son travail, à ses affaires, seules réalités d'une vie qui ne lui a offert que le mirage du bonheur. Dans la traduction française, Mme Gisèle d'Assailly a toujours su trouver la note juste pour exprimer les sentiments délicats ou violents que Fanny Hurst a prêtés à ses personnages et décrits ici avec une si vive intelligence.

Fanny Hurst: «Gegrannie», traduit de l'américain par Henry Thies, (Editions de Flore, Paris).

«Gegrannie», la «grand' mère», est le chef d'une nombreuse famille que domine sa forte personnalité. C'est elle qui tient les cordons de la bourse, qui fait régner un minimum de discipline, qui distribue les encouragements et les blâmes. Autoritaire, énergique, téméraire, sans préjugés, elle est, au début du vingtième siècle, une des dernières survivantes de cette extraordinaire génération des pionniers qui firent la richesse de l'Amérique.

Par l'effet d'un puissant contraste avec les jeunes générations figées dans un cadre conventionnel qu'elles ont créé elles-mêmes, elle apparaît, à la veille de son centenaire, comme la plus «vivante» de ce groupe d'Américains, moyens à tous égards, dont les aventures sont sans grand intérêt, et qui, après des tentatives diverses d'évasion, ne manquent pas de rentrer au bercail sous la férule et la protection de l'aïeule.

Ce que l'auteur a voulu, en traçant l'histoire panoramique de cette famille américaine - type, c'est en étudiant l'ascension puis la dégradation, processus qui s'accomplissent à une vitesse vertigineuse dans l'espace de moins d'un siècle. Elle l'a fait avec âpreté et concision, sans concession à un romanesque facile, et en animant ce grand sujet de ses habituelles qualités de vérité et de vie. La traduction a le mérite de conserver au texte français toutes ces qualités.

Rachel Gayman.

Actuellement

**GRANDE
MISE EN VENTE**

Rabais Exceptionnels

chez

CICUREL

R.C.C. 26426

Assurances sur la Vie

L'UNION-VIE



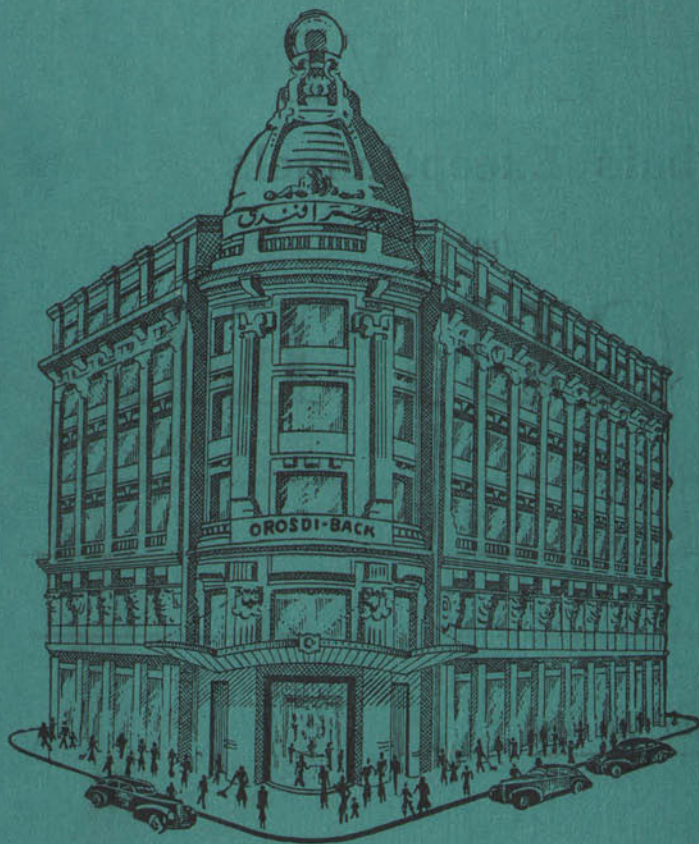
R.C. C. 4054

R.C. A. 10036

Le Caire: 7, Avenue Fouad 1er.

Alexandrie: 1, Rue Debbané

OROSDI-BACK



Dont
la
devise
est :

BON ET
BON MARCHE

LE CAIRE

R.C. 302

PORT-SAID
